

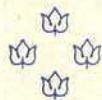
PER
0-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

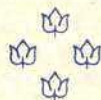
L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada



Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131



VOLUME XIX — Nos 1-2 MONTREAL, AOÛT-SEPTEMBRE 1938

Le numéro: 10 sous



Vite, à coups de hache, Jacques fendit les tiges des haricots qui s'effondrèrent avec bruit en entraînant le méchant ogre avec elles...

CONTE DE FÉES

LES HARICOTS MERVEILLEUX

IL y avait une fois une pauvre veuve qui vivait avec son fils dans un joli village.

Son fils, qui s'appelait Jacques, était très sage et très gentil. Elle était elle-même une brave et digne femme, mais elle n'était pas riche, un affreux ogre lui ayant tué son mari et volé tout son bien. La mère et son fils étaient donc souvent très malheureux, à peine s'ils avaient tous les jours de quoi manger.

Il leur restait une vache qui paissait dans leur petit jardin, mais le jardin n'était pas grand, il ne donnait que quelques légumes et pas assez d'herbes pour nourrir la vache.

Souvent la pauvre femme allait dans son jardin et murmurait :

"Jamais il ne nous poussera ici que de quoi mourir de faim!"

Son fils était un vaillant petit garçon, il cherchait toujours à la consoler.

Il répétait souvent :

"La terre fait pousser tant de bonnes choses qu'un jour, tu verras, celle de notre jardin nous donnera la fortune."

Mais sa mère soulevait les épaules, et un jour elle lui dit en pleurant :

— Il faut que tu ailles vendre notre vache au marché avant qu'elle meure de faim. Elle est encore assez belle. Il faut se décider puisqu'il est encore temps. Tâche d'en trouver un bon prix..."

Jacques partit au marché avec la vache. Mais, avant d'arriver à la ville, une femme qui passait sur la route l'aborda et lui demanda où il allait.

"Je vais au marché vendre notre vache, madame! dit-il.

L'inconnue ouvrit son tablier, qui était plein de haricots de toutes les couleurs, et elle lui dit :

"Veux-tu mes haricots pour ta vache?"

Les haricots étaient rouges, violets, jaunes; ils brillaient comme des pierres précieuses. Jacques, enchanté, donna la vache pour les haricots et revint en courant à la maison, tant il était fier du marché qu'il avait conclu.

"Tu as vendu la vache? lui demanda sa mère.

— Eh oui! maman, regarde les beaux haricots que j'ai eus en échange.

— Qu'est-ce que tu dis là? interrogea sa mère. Je pense que tu t'es fait payer par autre chose que des haricots.

— Eh non! maman, regarde donc! de si beaux haricots! Ça ne se voit pas tous les jours.

— C'est donc vrai! s'écria la mère. Tu t'es

laissé voler de la sorte? Une poignée de haricots pour une vache si belle!"

Furieuse, la mère jeta à la volée dans le jardin les haricots et se mit à pleurer en se désolant.

"A présent, nous n'avons plus qu'à attendre la mort, disait-elle Ah! si ton père vivait encore! Si nous n'avions pas eu tant de malheurs! Il ne nous manquait plus que celui-là. Notre vache, notre pauvre vache, tout ce qui nous restait, donnée pour une poignée de haricots!"

Désolé de voir sa mère se lamenter, Jacques était allé ramasser les haricots dans le jardin, il les avait plantés avec soin dans un endroit qu'il avait auparavant bien bêché, bien retourné. Quand il les eut plantés il les arrosa chaque jour sans que sa mère s'en aperçût. Il ne doutait pas, le petit Jacques, il ne doutait pas que ces haricots ne dussent donner de beaux pieds, avec de beaux haricots capables de les nourrir tout l'hiver. Et même il se promettait d'en vendre et, avec l'argent, de racheter une vache comme la première.

Et un beau matin, en se réveillant, Jacques fut tout surpris de voir par sa fenêtre que, durant la nuit, ses haricots avaient poussé, poussé si haut qu'il n'en voyait pas la cime. Ils grimpaient le long de la maison, ils dépassaient la toiture, ils montaient encore, dépassaient les peupliers, dépassaient les montagnes, et disparaissaient dans les nuages.

"Maman! Maman! criait Jacques, vois donc nos haricots! ils vont plus haut que les nuages!"

— Nous voilà bien avancés, dit la mère.

— Ça n'est pas naturel, ça, maman, dit Jacques. Ces haricots luisaient comme les plumes d'un paon. Aujourd'hui, les voilà qui donnent un pied qui monte par-dessus les nuages. Eh bien! je veux savoir où il va, notre pied de haricot, là-haut, par-dessus les nuages. Et je veux y grimper.

— Mais tu vas te tuer! malheureux, dit sa mère.

— Eh non! maman. Je crois à mes haricots, moi! J'ai confiance en eux. Laisse-moi faire."

Et, vaillamment, Jacques grimpa. Bientôt il fut tellement haut qu'en regardant au-dessous de lui, le vertige le prenait. Il ne voyait plus son village, il approchait des nuages. Quand il

eut atteint les nuages, il s'arrêta, les haricots n'allaient pas plus haut. Il regarda.

Autour de lui, les nuages s'étendaient très loin comme de la neige. Longtemps, il marcha sur cette neige; puis il trouva de la glace, enfin ce fut un rocher. Tout à coup, une femme lui apparut; elle portait des ailes comme un papillon.

Elle lui dit:

"Je suis une fée. C'est moi qui t'ai donné les haricots. Je t'attendais. Ta mère est une pauvre veuve qui m'intéresse. L'ogre, qui a tué ton père et dérobé tous vos biens, habite un château que tu trouveras sur la route, une poule mange devant la porte. Je te protège. Sois hardi. Entre chez l'ogre et reprends les biens de ton père. Ils t'appartiennent, et tu rentreras chez toi retrouver ta mère".

Vaillamment, Jacques poursuivit sa route. Il arriva devant un château; une poule était à la porte. D'abord, on ne répondit pas. Il insista. Une femme apparut enfin à une fenêtre et lui demanda ce qu'il voulait.

Je suis un voyageur égaré. J'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué. Pouvez-vous me recevoir?

— Vous recevoir, mon enfant! Mais vous ignorez donc que vous êtes chez l'ogre?

— Vous me cachez.

— Mais il vous sentira!

— Oh! je suis si petit! Laissez-moi entrer. Allez, madame, je suis si fatigué!"

La femme de l'ogre se décida et lui ouvrit la porte. Elle lui donna même à manger.

Car, au fond, elle n'était pas méchante, bien que femme d'un ogre.

A ce moment, on entendit une série de coups sourds, effroyables. C'était le bruit des pas de l'ogre qui approchait.

"Mon mari, j'entends ses pas! Vite, cachez-vous!"

Jasques obéit et courut se cacher. Pan! Pan! Et de violents coups retentirent dans la porte. Pan! Pan!

"Qui est là?"

— C'est moi! hurla une voix épouvantable. Ouvrez donc."

La femme de l'ogre courut ouvrir.

"Ça sent la chair fraîche, ici, dit l'ogre à peine entré.

— C'est la soupe, une bonne odeur de soupe que j'ai préparée en y ajoutant le reste de ton ragoût de voyageurs."

Et bien vite la femme mit un couvercle par-dessus le fourneau éteint dans lequel se cachait le petit Jacques.

"Ah! ah! Eh bien, nous allons la manger cette soupe."

Et l'ogre se mit à manger. Ses mâchoires craquaient d'une façon terrible. Jacques, dans sa cachette, tremblait de tous ses membres. Mais l'ogre mangea tant qu'il n'eut bientôt plus faim.

Il dit alors à sa femme: "Apporte-moi la poule." La femme apporta la poule que Jacques avait vue à la porte.

L'ogre la mit devant lui sur la table. Et il prononça: "Coco! s'il vous plaît!" Et la poule pondit aussitôt un oeuf d'or. Il dit une seconde fois: "Coco! s'il vous plaît!" Et la poule pondit un second oeuf d'or. Il dit une troisième fois: "Coco! s'il vous plaît!" Et la poule pondit un troisième oeuf d'or.

L'ogre, satisfait, se frotta les mains.

"Tu as bien travaillé, dit-il à la poule. Tu peux te reposer. Je vais en faire autant."

Là-dessus, il s'endormit profondément...

Jacques sortit de sa cachette, s'approcha de la table, prit les oeufs, les mit dans sa poche et gagna tout doucement la fenêtre.

Une chaîne pendait jusque dans les fossés du château. Il s'y cramponna et se laissa glisser en bas. Quand il fut dehors, il vit la poule qui mangeait à la porte. Il la prit sous son bras et s'enfuit à travers la campagne. Il entendit l'ogre crier et le vit qui, du haut de son château, le menaçait de son poing. Mais il eut bientôt retrouvé la cime de son pied de haricots et il redescendit facilement jusque chez lui. Il trouva sa mère en larmes. "Jamais je ne

HON. ALBINY PAQUETTE
Ministre

MINISTÈRE DU SÉCRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

JEAN BRUCHÉE
Sous-Ministre

Les Écoles d'Arts et Métiers

Enseignement gratuit Cours du Jour et du Soir

dans les principales villes de la province

COURS: Dessin industriel, Menuiserie, Électricité, Physique industrielle, Mathématiques, Ajustage, Dessin à main levée, Modelage, Architecture, Lettrage d'enseignes, Peinture, Solfège.

Pour renseignements s'adresser à

GABRIEL ROUSSEAU, Directeur, 59, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal, Tél.: BELair 2374

Abonnement: \$1 par année

"TECHNIQUE"

Revue de vulgarisation
scientifique

croyais que tu reviendrais," disait-elle. Pour la consoler, Jacques mit la poule sur la table et dit: "Coco! s'il vous plaît!" La poule pondit aussitôt un oeuf d'or. Il lui fit pondre ainsi beaucoup d'oeufs qu'il alla changer à la ville en belles pièces de monnaie. Puis il dit à sa mère:

"Je veux débarrasser le pays de l'ogre. La fée me protège. Tu peux être tranquille. Mais il faut que je retourne là-haut. Ne pleure pas. Je reviendrai."

Et le vaillant petit Jacques grimpa de nouveau jusqu'aux nuages. Comme il était très petit, il put se cacher auprès du château de l'ogre et attendre la nuit. Lorsque, le soir, l'ogre rentra, il se glissa entre ses jambes et entra en même temps que lui.

L'ogre appela aussitôt sa femme d'une voix qui faisait trembler la muraille:

"Ma harpe! demanda-t-il. Je suis fatigué, elle me reposera!"

L'ogre lui-même appréciait la musique autant que l'argent. Et sa femme ayant apporté la harpe, l'ogre ordonna: "Joue!"

La harpe aussitôt joua toute seule sans qu'on vît personne la toucher. Mais la musique finit par endormir l'ogre.

Lorsqu'il le vit endormi, Jacques se glissa jusqu'à la harpe, l'empoigna et courant à travers le château, gagna la porte, puis la campagne... Mais la harpe cria tout à coup:

"Au secours! Au secours!"

L'ogre réveillé bondit, prit sa massue et voulut rattraper Jacques.

Heureusement, celui-ci était arrivé au haricot et il dégringolait de branche en branche.

Mais au moment où il arrivait en bas, il vit l'ogre qui, à son tour, descendait des nuages par les tiges des haricots.

Il était encore très haut!

Vite, à coups de hache, Jacques fendit les tiges des haricots qui s'effondrèrent avec bruit en entraînant le méchant ogre avec elles.

L'ogre fut tué sur le coup.

Alors, Jacques et sa mère gardèrent la harpe qui leur joua tous les jours de la belle musique et vendirent un à un les oeufs qui les rendirent très riches.

Non seulement ils rachetèrent une vache, mais ils achetèrent aussi un beau château où la mère de Jacques vécut très vieille.

Et Jacques, ayant épousé la plus belle fille du pays, fut très heureux et eut beaucoup d'enfants.

L'Amour du Terroir

Bayard, de Paris, revue alerte, abondamment illustrée en couleurs, très goûtée des jeunes Français, a publié dans son numéro du 7 août, un article qui est d'un grand intérêt pour le Canada français et qu'il nous plaît de reproduire ici.

FIGURE-TOI qu'un de ces dimanches est arrivé dans un petit village du Perche, à Parfondeval, un des cent mille petits-enfants de Jean Trudel, parti à l'âge de 16 ans pour le Canada, en 1645.

Ce chiffre de cent mille te surprend un peu et tu te demandes s'il n'y a pas erreur. Que non! Jean Trudel s'est marié là-bas et il eut 12 enfants, 48 petits-enfants, et 214 arrière-petits-enfants. En comptant au delà de la quatrième génération seulement une moyenne de trois garçons par famille Trudel, on arrive à des chiffres émouvants: 4e génération: 642, 5e génération: 1,926; 6e génération: 5,778; 7e: 17,334; 8e: 52,002. A la neuvième génération, les cent mille sont dépassés.

Mais que venait donc faire ce descendant de la nombreuse lignée du colon parti pour défricher la forêt canadienne, un Père Franciscain, à la haute stature et à l'athlétique carrure?

Il venait tout simplement voir les lieux où avait vécu son ancêtre: la grande ferme où il était né, les fonts baptismaux de pierre brune où il avait reçu la grâce le faisant enfant de Dieu, l'église où il avait fait sa première communion, le magnifique horizon que ses yeux avaient contemplé. Le P. Eugène Trudel fut très ému. Et il voulut emporter, en souvenir de sa visite à Parfondeval, deux petits sacs de la terre foulée par ses ancêtres.

Tu ne comprends peut-être pas très bien cette démarche du P. Trudel. Elle t'étonne. Pourtant c'est dû par l'amour du terroir qu'il a entrepris ce long voyage. Son coeur, comme celui de tous les Trudel sans doute, battait toujours pour la petite patrie. Il a voulu la connaître. Il est venu au berceau de sa race.

Que ton coeur batte aussi pour le coin de terre qui t'a vu naître. Restes-y attaché par toutes les fibres de ton être. Ne le quitte qu'à bon escient. Et alors gardes-en à jamais la nostalgie en ton âme.

Bayard, Paris, 7 août 1938



L'enfance de Pierre de la Vérendrye

M. Donatien Frémont, directeur de la Liberté, de Winnipeg, a fait revivre avec émotion les années d'enfance de Pierre Gaultier de la Vérendrye, découvreur et explorateur de l'Ouest canadien.

PIERRE BOUCHER, ... père de quinze enfants, dont onze allaient laisser une nombreuse et brillante postérité, ... fut l'un des premiers grands patriarches de la Nouvelle-France. De cette magnifique couronne de petits-enfants qui allaient réjouir sa vieillesse, les petits de Varennes étaient les premiers fleurons. Privés de leur père, ils avaient droit à des attentions spéciales... On peut croire que Pierre fut particulièrement choyé. Il était le benjamin de la famille, les autres venus après lui n'ayant pas survécu. Il fut aussi le seul des garçons à rester constamment auprès de sa mère pendant cette période...

Le seigneur de Boucherville n'a pas seulement laissé la réputation d'un homme admirablement équilibré, possédant à un degré éminent les plus riches dons de l'esprit et du cœur. On sait qu'il fut aussi le type du splendide vieillard, calme, majestueux, à la noble figure aux traits fins, encadrée d'une chevelure abondante. L'enfance de Pierre se trouva irrésistiblement influencée par cet aïeul beau à contempler, dont les conseils et l'exemple de vie s'insinuaient doucement. Les fortes qualités du grand-père: bravoure, patriotisme désintéressé, noblesse de caractère, rectitude de jugement, ténacité, piété solide, attachement à la famille sont précisément celles qui brillèrent chez le petit-fils.

A Boucherville, comme aux Trois-Rivières, c'est la contemplation quotidienne du grand fleuve qui porte dans sa brise le goût du large et la chanson des voyageurs. Comment avoir constamment sous les yeux cette magnifique "route qui marche" et ne pas sentir naître la vocation de marin, de coureur de bois ou de découvreur?

... La position critique où se trouve la Nouvelle-France, à la merci d'une attaque combinée des Anglais et des Iroquois, a nécessité le rappel à Québec, du comte de Frontenac. L'énergique gouverneur va prendre résolument l'offensive contre les deux adversaires. Au manoir de Boucherville, le gouverneur suit de près les événements militaires. Il les commente avec enthousiasme et autorité devant le cercle de famille. Ces rencontres périlleuses le ramènent au temps de sa jeunesse, lorsqu'il guerroyait avec tant d'ardeur au service de la colonie. Parmi les chefs du jour, certaines figures lui sont très familières. Frontenac a lancé trois expéditions

de représailles contre des établissements de la Nouvelle-Angleterre. L'une est commandée par François Hertel, un enfant de son cher Trois-Rivières; une deuxième par Le Moyne de Sainte-Hélène, fils de son ami intime Charles Le Moyne — son ancien voisin de la seigneurie de Longueuil — mort il y a cinq ans. Ce dernier a sous ses ordres son frère Pierre Le Moyne d'Iberville, qui vient de se couvrir de gloire dans une première campagne à la Baie d'Hudson. Pierre Boucher a le droit de se montrer fier de ce brillant jeune officier, qu'il tenait sur les fonts baptismaux il y a un quart de siècle. Il ne se lassera jamais de célébrer ses incomparables exploits.

Ainsi, l'enfance de Pierre de la Vérendrye sera bercée par les chants de cette splendide épopée du Jean Bart canadien, — héros idéal dont il suivra toujours la fulgurante carrière avec la plus fervente admiration.

.....

En 1695, Mme de Varennes quitta la maison de son père pour aller s'installer avec ses enfants sur sa propre seigneurie. Entre Boucherville et Varennes, la distance n'est que de cinq milles: l'aïeul continua de veiller sur eux.

Pierre ne séjourna que deux ans à Varennes. L'heure était déjà venue pour lui de choisir une carrière. Il n'hésita pas longtemps. Autour de lui tous ceux de son rang; mieux encore, tous ceux de sa famille, — grand-père, père, oncles, frères, cousins, — appartenaient à l'Eglise ou à l'armée. Chez les Boucher, à part deux prêtres et une religieuse ursuline, tous les fils étaient soldats ou marins, toutes les filles avaient épousé des soldats ou des marins. La noble tradition se continue chez les Gaultier...

Pour un jeune canadien de noblesse dévoré de zèle et d'ambition, qui rêve de se sacrifier pour son pays, de porter toujours plus loin le nom de la France et du Christ, il n'y a pas d'autre carrière que celle des armes.

Pierre de la Vérendrye, à douze ans, entre comme cadet dans les troupes de Sa Majesté.

SOCIÉTÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE



Un témoignage entre plusieurs

*Couvent des SS. des SS. NN.
de Jésus et de Marie*

Sandwich, Ontario, le 21 juin 1938

Monsieur le Directeur,

Les fondateurs de la revue illustrée l'Oiseau bleu doivent justement se glorifier du bien immense accompli parmi la gent écolière canadienne-française durant l'année scolaire.

C'est au prix de grands sacrifices pécuniaires, il est vrai, que la Société Saint-Jean-Baptiste maintient cette oeuvre, nous le savons, mais la cause est si belle que le mérite en est d'autant plus magnifique. Je tiens à vous donner une juste appréciation des pages de cette revue.

Le Questionnaire de la Jeunesse aide beaucoup à corriger et surtout à augmenter la vocabulaire de nos petits Ontariens. Le conte de Fées, à la portée de nos élèves, les incite à la lecture facile. La page d'histoire développe chez nos élèves l'amour de la patrie en leur faisant connaître la beauté de leurs origines. Enfin, je tiens à féliciter l'auteur d'Une nouveauté canadienne en pédagogie, qui fut pour nos élèves d'une grande utilité et une occasion unique de se perfectionner dans l'art du lettrage.

Nous aimerions voir dans les pages si instructives de l'Oiseau bleu des devoirs d'élèves, assez faciles et qui les aideraient dans leurs compositions, ainsi que le résumé des événements de chaque mois dans le monde entier. Ces quelques suggestions cependant n'enlèvent rien à la valeur éducative de votre revue qui aura toujours notre collaboration.

Nous vous promettons notre réabonnement pour l'an prochain par l'entremise de la Commission scolaire de Windsor.

*Cordialement vôtre,
Soeur N.-A.-des.A.*

Invitation aux Jeunes Philatélistes

ATTENTION, voici une nouvelle très intéressante pour vous.

Saisissez cette occasion de vous récréer et de vous instruire tout en même temps.

TROISIEME EXPOSITION

de

**l'Union Philatélique
de Montréal**

les 14, 15 et 16 octobre 1938
à la salle de l'Assistance publique, 458, rue La Gauchetière est, à Montréal.

Des médailles d'or, d'argent et de bronze seront offertes en prix aux exposants.

Holà! Vite les jeunes; que cette exposition de timbres-poste ne vous laisse pas indifférents! Rendez-vous nombreux à la salle de l'**Assistance publique**, ouvrez les yeux et observez!

Comité d'organisation de l'Exposition:

Secrétariat, 2151, avenue du Mont-Royal est, à Montréal.



LOUIS AUGER

Nouvelle historique écrite pour *l'Oiseau bleu*

par

PHILIPPE CUSSON

ALORS mon vieux Paul, c'est entendu, tu viens au camp avec nous?

— Oui l'Abbé, j'accepte avec plaisir ton aimable invitation. D'ailleurs je crois que ce camp scout va m'intéresser énormément, car tu sais, les scouts, je les aime mais sans les connaître.

— Plus on les connaît, plus on les aime, mon cher, tu verras. Dis donc, tu chantes ou tu fais de la musique, toi?

— Mauvaise adresse l'Abbé; ni l'un ni l'autre.

— Tant pis! Tu raconteras des histoires alors!

— Raconter des histoires, mais à qui?

— Aux scouts, parbleu.

— Et quand cela?

— Le soir, au feu de camp.

Et sur ce, l'Abbé se leva en disant à son ami Paul Leblanc:

— Excuse-moi, mon cher, je descends ici. Tu sais, je compte sur toi.

Avant que Paul ait eu le temps de lui répondre, l'Abbé était descendu du tramway. Paul, seul, se gratta la tête en pensant: "Des histoires, je n'en sais pas, moi. Faut donc que j'en trouve. Mais où?"

Passablement embêté, il regarda par la fenêtre sans rien voir, tout obsédé par l'idée de trouver des histoires. Le tramway monta la rue Amherst, traversa la rue Sherbrooke et longea le parc LaFontaine. En apercevant du coin de l'oeil la Bibliothèque Municipale, Paul esquissa un sourire. Il descendit au premier arrêt, traversa le coin du Parc, entra à la Bibliothèque, où il gravit le grand escalier de marbre et traversa la galerie pour entrer à la salle Gagnon.

Trois jours plus tard, Paul Leblanc prenait l'autobus à destination de Contrecoeur pour aller visiter son ami, l'Abbé Morin, aumônier d'une troupe de scouts.

Le premier soir, l'Abbé le laissa assister au feu de camp, sans lui demander d'histoire, mais le deuxième soir, les scouts eux-mêmes le prièrent de raconter quelque chose.

Paul les regarda longuement, intéressé de voir toutes ces petites figures tournées vers lui, attendant de lui une histoire. Assis en rond autour du feu de camp, les reflets de la flamme se

jouaient sur les scouts et projetaient des ombres fantastiques sur les tentes. Eclairées seulement par le feu de camp, toutes ces figures d'enfants lui parurent touchantes et sympathiques au possible. Alors, pour leur faire plaisir, il commença, non sans avoir toussé deux ou trois fois, pour s'éclaircir la voix, car il s'enrhumait facilement dans la fraîcheur de la nuit tombante:

Mes petits amis, je vais vous raconter ce soir, du moins je vais vous commencer l'histoire de Louis Auger. Connaissez-vous Louis Auger? Non, je vois dans vos yeux que vous ne le connaissez pas, que vous n'en avez jamais entendu parler.

Au temps où mon histoire commence, Louis Auger avait dix ans, il était donc du même âge que plusieurs d'entre vous. Avec son père et sa mère, il habitait la ville de Rouen, en France. Et maintenant, mes petits amis, il faut nous reporter à près de trois cents ans en arrière, c'est-à-dire exactement, au printemps de 1653, temps où commence mon histoire. Louis Auger allait alors à l'école, mais il n'aimait pas rentrer à la maison après les classes finies, car chaque fois il trouvait sa mère en larmes. La première fois qu'il l'avait trouvée ainsi pleurant, il s'était approché d'elle, câlinement il lui avait passé les bras autour du cou et il l'avait embrassée sur la joue en disant:

— Pourquoi pleures-tu, maman, qui t'a fait de la peine? Pas moi, pour sûr, car j'ai été bien sage aujourd'hui!

— Non, mon chéri, ce n'est pas toi. T'inquiète pas et va jouer.

Et avec un triste sourire, elle l'avait congédié.

Quand il revint pour le souper, il fut surpris de voir son père à la maison, car son père, un brillant officier de cavalerie, était en garnison à La Rochelle. Louis se jeta dans ses bras. Son



père le pressa sur son cœur et tout en l'embrassant il essuya une larme du revers de la main et dit :

— Mon pauvre Louis, mon pauvre petit Louis.

A ces mots, la mère de Louis éclata en sanglots. N'y comprenant plus rien, Louis demanda, tout abasourdi :

— Mais pourquoi ces larmes et ces sanglots ? Moi je suis très content de voir papa, alors pourquoi tu pleures, ma petite maman ? Et toi, papa, tu as l'air tout triste ?

— Ecoute, mon grand Louis, tu n'es plus un enfant, je vais te raconter tout ce qui est arrivé. Je viens de donner ma démission, je quitte l'armée.

— Alors tu ne seras plus officier ?

— Déjà, je ne le suis plus. Il me faut remettre mon uniforme demain.

— Et tu vas t'habiller comme un vulgaire pékin ? Dommage, moi qui étais si fier de toi. Je voulais, moi aussi, devenir un bel officier comme toi.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de Louis. Sa mère s'approcha :

— Mon Louis, quand tu sauras tout, tu pleureras peut-être, mais tu seras encore plus fier de ton père qu'auparavant.

— Comment cela ? je ne comprends pas bien.

Jean Auger expliqua alors à son fils, Louis, que son capitaine à La Rochelle, un protestant fanatique, lui en voulait d'être catholique et fervent ; que plusieurs fois il avait été injuste envers lui, et même, il y a quelques jours, lui avait refusé, sans raison, une promotion qui lui était due depuis longtemps. Comme il avait réclamé, son capitaine lui avait dit que s'il voulait de l'avancement, il ne fallait pas afficher son catholicisme à l'armée.

— Tu comprends, mon Louis, je lui ai répondu fièrement. Il s'est fâché et m'a insulté. J'ai répondu par des paroles cinglantes, oubliant que je parlais à mon supérieur. L'irréparable était fait. Il ne me restait plus qu'à démissionner, ce que je viens de faire.

— Tu as bien fait, papa, mais pourquoi maman pleure-t-elle ?

— C'est que ma carrière militaire est brisée, et je n'avais que ma solde d'officier pour vivre.

Les jours qui suivirent furent les plus mornes, les plus tristes que Louis eût encore connus. Son père, désespéré, se demandait comment refaire une carrière si brusquement brisée, et sa mère, désolée, voyait fondre trop vite leurs petites économies. Aussi une atmosphère de tristesse enveloppait toute la famille Auger. C'est pourquoi le petit Louis, sachant qu'il trou-

verait son père triste et sa mère en pleurs, n'était pas pressé de revenir à la maison. Il s'amusa donc le plus longtemps possible, avec ses camarades, avant de revenir au foyer.

Le dix juin, Louis, avec ses petits amis, alla courir dans les champs et revint à la maison les bras chargés de fleurs printanières. Il les avait cueillies pour sa maman, pour lui faire plaisir, pour lui faire oublier un peu ses soucis et ramener le sourire sur sa jolie figure.

Avant d'entrer, comme il arrangeait son bouquet pour qu'il fût plus présentable, il entendit sa mère qui disait à son mari :

— Jean, mon Jean, pourquoi as-tu fait cela, et sans m'en parler ! Mais voyons, tu sais bien que c'est impossible, nous ne pouvons pas partir !

Partir ! En entendant ce mot, Louis sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Non, il ne voulait pas partir lui non plus, car il aimait bien Rouen, cette belle ville pleine de souvenirs de Jeanne d'Arc, et qu'il commençait à peine de parcourir. Partir et laisser son école, ses camarades, ses maîtres, non, il ne voulait pas partir lui non plus. Il entra pour se ranger du côté de sa mère.

En l'apercevant, les bras pleins de fleurs, sa mère esquissa un pâle sourire et le débarrassa de sa fraîche cueillette. Louis se tourna vers son père et du regard l'interrogea. Jean Auger attira son fils vers lui en disant :

— Et toi, mon grand, seras-tu plus raison-



nable que ta mère, ou vas-tu refuser de partir toi aussi?

— Jean, je ne refuse pas de partir, mais cela me semble tellement fantastique, tellement extraordinaire que je ne peux me faire encore à l'idée du départ.

— Où donc veux-tu nous conduire? papa, demanda Louis, inquiet.

— Bien, bien loin, mon cher enfant, au bout du monde, à Montréal, en Canada.

— En Canada? Là où il y a des sauvages et des animaux à fourrure, bien loin au delà des mers?

— C'est juste. Bien loin au delà des mers, au pays des sauvages, de la neige et des grandes forêts.

— Mais qu'est-ce que nous allons faire là-bas?

— Toi, mon cher, tu iras à l'école, ta mère fera comme ici, elle tiendra maison pour nous.

— Et toi, papa?

— Moi, je ferai la guerre aux sauvages et je cultiverai la terre.

Surpris au delà de toute expression, Louis ouvrait de grands yeux et regardait tantôt son père, tantôt sa mère. Ses yeux bleus, si limpides et si clairs, se voilèrent d'abord d'inquiétude, puis bientôt s'éclaircirent et brillèrent encore plus qu'auparavant; car Louis pensait: "Comme cela va être extraordinaire, partir pour ce monde nouveau, au delà des mers, voir les sauvages, les grands bois, et quelle tête vont faire mes camarades quand je vais leur annoncer mon départ."

Battant des mains, Louis s'écria joyeusement:

— Oh oui, je veux bien partir, moi, papa.

— A la bonne heure, voici un heureux au moins.

Philippe CUSSON

(A suivre)

RÉCRÉONS-NOUS

EXERCICES

On sait que six assistants sujets suisses sont censés se cacher à Sens. Aussi, sensation insensée, ceux de Sens sont sens dessus dessous, aucun Sensais sensé n'ose sortir sans son chien.

* * *

Ma riche amie Marie n'a ni mari ni ami. Vous savez sa vie: son père mort marin à Marama, sa mère remariée est maharanée de Caramanie. Son parrain est à Marennes, sa marraine est à Pavie. N'enviez pas sa vie.

Mort vivant

Bougainville était aide-de-camp pendant la guerre du Canada. A l'attaque très vive du fort de Ticonderoga, auquel les Anglais donnèrent inutilement plusieurs assauts, il reçut au front, au plus fort de l'action, une balle qui le renversa. Un officier qui le vit tomber s'écria, en s'adressant au général de Lévis qui était peu éloigné:

— Ah! mon Dieu! ce pauvre Bougainville vient d'être tué.

— Eh bien! on l'enterrera demain avec beaucoup d'autres, répondit froidement le général, qui lui était fort attaché mais qui, dans un pareil moment, craignait, en paraissant sensible à cette perte, de décourager les soldats.

M. de Bougainville n'était qu'étourdi du coup, la colère lui rendit la parole; il se relève en disant:

— Général, il me semble que vous vous consolez bien aisément de ma mort; pourtant vous ne me ferez pas encore enterrer cette fois-ci.

Il guérit en effet et rendit son nom célèbre.

PENSEES

Vivez où vous êtes, plaisez-vous à ce que vous faites, soumettez-vous d'avance à ce que Dieu voudra: c'est le secret du bonheur. S'il y manque quelque chose, souvenez-vous que vous êtes dans le lieu d'épreuve et attendez l'éternité.

Ne vous apitoyez pas sur le passé et ne rêvez pas à l'avenir; emparez-vous du présent et tirez votre leçon de l'heure présente.

La famille catholique, avec la paroisse catholique, fut la cause principale de notre survivance dans le passé; elle seule pourra nous permettre de surnager dans l'avenir.

R. P. Alexandre Dugré, S.J.

VIGNETTES
DE TOUS GENRES

TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

La PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL



L'HABITATION

N'EST-CE pas que ce mot "Habitation" respire quelque chose de doux, de sympathique? Pour moi, ce petit nom — simple maison de campagne au toit pointu dont les larges bords dépassent les murs — veut dire que là se loge la plus cordiale hospitalité d'antan, doublée de la bonne et sincère amitié d'aimables hôtes.

Notre auto vient de franchir la grille d'entrée, les portières ne sont guère lentes à s'ouvrir et nous voilà, dévalant prestement sur le frais gazon, nous dirigeant vers le seuil de "l'Habitation". La jeune maîtresse de céans et son compagnon de toujours nous reçoivent avec le plus affable des sourires. Très vite, je ressens l'impression du "chez-moi". Prestement, l'on vous soulage de manteau, châle, chapeau; l'on cause et les phrases se croisent et s'entre-croisent coupées par des exclamations de surprise, de découvertes dans la toilette renouvelée du manoir. Après avoir jaser et mêlé gens et choses, l'on nous invite gentiment à visiter la rustique demeure. Je m'empresse d'acquiescer à ce désir car mes jambes veulent se mouvoir, de même celles de ma mignonne petite amie Mimi, car, après cette longue randonnée en auto que nous venons d'effectuer, c'est une chance pour nous que de bouger. L'intérieur du home est simple, cependant on y rencontre un confort très moderne. Le vivre est vaste et les fenêtres sont artistiquement drapées de tulle orange alors que de larges divans en longent les murs. Les chambrettes sont à l'étage supérieur; elles sont blanches, claires, coquettes même.

Ding... ding... Le gong résonne; nos estomacs comprennent l'invitation sonore. Je puis

vous dire que jamais cuisinière ne fut plus tentée d'orgueil que ce soir-là!! Après un souper intime, ma curiosité native de fille d'Eve veut rôder, malgré l'heure tardive, par les larges avenues de gazon, ombrées des grands arbres du domaine. Cette soirée, à la brise tiède, au ciel constellé, ce silence presque solennel de la nature, toute cette beauté enveloppe, imprègne mon âme qui se sent si petite, si impuissante à dire sa reconnaissance pour tant et tant de prodigalités de Dieu que l'homme, hélas! si souvent ne soupçonne même pas.

Je reviens à la maison, le sommeil alourdit mes paupières; je retrouve mes hôtes, qui, eux aussi se sentent envahis du même mal... puis bientôt la maison devient silencieuse comme la nature qui l'entoure.

Le lendemain, je poursuis mon excursion de la veille et seule avec mes livres, je prends une large allée solitaire au bout de laquelle le terrain descend en pentes douces vers une jolie rivière coulant paresseusement ses eaux, après mille et un détours des plus capricieux, vers le lac Saint-François. Reprenant la montée, je passe par "Massabielle" — non, je ne me trompe pas! — Une grotte représentant en miniature celle de Lourdes est ici complétée par une source. La Vierge blanche de la niche doucement nous invite à l'Ave.

Après m'être grisée de verdure, du parfum des sapinières, après avoir écouté les multiples appels des oiseaux, je veux maintenant vous parler de "Mireille", gentille petite amie de six printemps, accolée d'un frerot plus âgé qu'elle de deux ans et, j'ajoute aussi, des plus sérieux. Ce sont les deux précieux bijoux de

mes amis M. et Madame J—. Après cette parenthèse, je vous présente donc mademoiselle Mimi. Elle a un joli physique, de longues et soyeuses boucles de cheveux châains tombent gracieusement sur ses épaules, son minois est très vivant et très expressif. Notre amie est remuante et ne tient en place que sur l'ordre formel de petite mère et encore ne faut-il pas que cet ordre ne dure plus de trois minutes! Quand vous lui parlez, elle vous regarde plein les yeux et les questions se bousculent sur ses lèvres roses. Il faut être très ferré pour répondre adroitement à mademoiselle Mimi. Ce bout de femme est une compagne des plus agréables pour la promenade: elle sait intéresser et c'est d'autant plus charmant que c'est à son insu qu'agit la bambine!

Imaginez que, par un de ces soirs derniers, notre lutine s'aperçut qu'un des minuscules "barreaux" d'ivoire qui garnissait sa bouche *branle*. Cela veut dire que notre mie va perdre sa première dent. L'enfant, douée d'un caractère très énergique, décidé même, n'est nullement inquiète. Vite, elle se saisit d'un bout de fil qui est enroulé par l'oncle autour de la dent, avec défense expresse, faite à lui, de tirer. Ce soir-là, la maman est absente. Mimi grimpe sur mes genoux et "grand'maman no 3" — ainsi m'appelle-t-on—doit avoir l'honneur de l'extraction. Gazouillant et gazouillant encore, Mireille aperçoit tout à coup une petite pointe blanche se balançant au bout du fil; elle n'en croit pas ses yeux et le rire le plus sonore fuse et nous y faisons écho.

Voilà, pour papa et maman, un bout de page d'un épisode de la vie de votre enfant. Dans votre diaire, n'oubliez pas de l'insérer. Vous ne sauriez croire, en retournant ces feuillets, combien, dans quelques années, ces faits de nos chers petits procurent de pures jouissances!

"Envoi de maman Marthe pour le coin de Fauvette".

C. F.



Correspondance

Claude et Mimi. — Affectueux bonjour à nos chers petits amis. Saluts à papa et à maman.

Jeannine. — Je vous souhaite année de santé, de succès et de bonheur au sein du groupe que vous êtes chargée de former et d'éduquer. Je prie Dieu de bénir votre dévouement de tous les instants. Amitiés.

Mimi-Blanc-Blanc. — Vous devenez amie silencieuse. Fauvette désire vous lire. Elle vous reste unie par la fidélité du souvenir et de l'amitié. Succès, santé et bonheur pour la nouvelle année scolaire.

Ariane. — Parlez-moi de votre voyage à travers la Gaspésie. N'est-ce pas que vous y avez rencontré du pittoresque et du grandiose? Que de beautés, faibles échos de la Beauté, Dieu! Heureuse l'âme qui sait voir au delà de ce que lui offre l'oeil avide! Je vous écrirai bientôt. Je vous souhaite santé et bonheur.

Clorinde D. — Si notre correspondance ne se fait pas transmetteuse régulière de nos amitiés, nous n'en restons pas moins amies unies et sincères. Votre souvenir m'accompagne. Je vous écrirai longuement dès que faire se pourra. Croyez toujours à la fidélité de mon affection. Saluez pour moi, tous les chers vôtres.

Jean-Louis G. — Les vacances à Nominique, auprès de papa et de maman, ont dû vous faire un bien immense. Quelle réserve de vigueur tant morale que physique vous avez emmagasinée en vue de cette présente année scolaire! Votre carte de fin de juin m'a causé grand plaisir. Je souhaite à mon petit ami succès, bonheur, amour croissant de l'étude et du travail. Je le charge de saluer pour moi ses dévoués parents. Ecrivez de nouveau à Fauvette.

Abeille de Marie. — Recevez, chère amie l'assurance de mon souvenir. Croyez que Fauvette vous reste unie de coeur et de pensée à l'amie laborieuse et dévouée dont la vie est au service d'autrui. Puisse le Christ bénir royalement tout le bien immense dont vous entourez les êtres à vous confiés. Je vous salue affectueusement et vous demande union de prières.

Mère St-J. de P. — Fauvette regrette de ne pouvoir vous écrire plus souvent. L'éloignement ne signifie pas, pour elle, oubli. Elle reste fidèle à son amie de là-bas, prie pour elle. Je vous souhaite santé, succès, bonheur et amour grandissant du Maître. Affectueuses salutations.

Soeur Jeanne me prie de vous dire que toutes les graphologies demandées ont été expédiées par courrier postal. Elle salue amicalement ses nombreux correspondants; aux plus jeunes, elle souhaite année scolaire, exceptionnellement belle.

C. F.



GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez *dix lignes d'écriture et de composition personnelle*, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une *enveloppe affranchie*. Adressez:

SOEUR JEANNE

L'Oiseau bleu

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, Québec



No 67

Août-septembre 1938

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

COMMISSION DES C. J. N.

Membres ex-officio — F. Marie-Victorin, F.E.C., Jules Brunel, Jacques Rousseau, Roger Gauthier, respectivement président, secrétaire général, trésorier et chef du secrétariat de la S. C. H. N.

Membres désignés par le conseil de la Société — Frère Adrien, C.S.C., directeur général des C.J.N., Sœur Sainte-Alphonsine, C.N.-D., sous-directrice. Les chefs de service suivants: Frère Marie-Victorin (*Botanique*); Gustave Chagnon (*Entomologie*); R. P. Léo Morin, C.S.C., (*Géologie-minéralogie*); Henry Teuscher (*Horticulture*); Marcelle Gauvreau (*Pédagogie et bibliographie*).

Le siège social de la Société et des C. J. N. est à l'Université de Montréal, 1265, rue Saint-Denis. On est prié d'envoyer toute correspondance à cet endroit.



IMPRESSIONS DU MATIN

par ALBERT FERLAND

*Matin! naissance merveilleuse,
Qui semble étonner l'horizon;
Paix qui rend l'âme curieuse
Et nous dit: Sors de la maison.*

*Matin candide, pur silence,
Universel recueillement;
On dirait que tout recommence
Par un vierge dévoilement.*

*Les champs, les toits sont dans l'attente,
Si tu prends la route, ô rêveur,
Tu parais surprendre la plante;
Toi seul fais du bruit, ô marcheur.*

*Tout est parlant, tout émerveille!
Que les arbres ont l'air nouveau!
Vois surgir la ligne vermeille
Qui ceint le ciel comme un bandeau.*

*Plus haut le matin se colore,
Et plus net le monde apparaît;
Le rayonnement de l'aurore
Dissout la nuit de la forêt.*

*Un beau matin c'est extatique;
En soliloques de bonheur,
Comme François le séraphique,
Poète, va semer ton coeur.*

JARDIN ZOOLOGIQUE

Les fines plumes pourraient exprimer les surprises agréables, les découvertes de notre première excursion. Les botanistes en parlent en des termes scientifiques... Mais les simples amateurs n'ayant que l'abc de la science voudraient aussi traduire leur admiration devant les merveilles de l'activité toujours en mouvement dans la moindre cellule végétale.

Le programme de l'excursion comprenait deux parties: d'abord une visite au Jardin Zoologique dont Québec s'est enrichi pour ajouter aux charmes historiques et intellectuels du vieux Québec celui d'un parc aussi beau... (dans l'avenir!) que celui de Franklin, à Boston, et de Bronx, à New-York. Avec cette différence cependant qu'il doit limiter ses acquisitions à la faune canadienne. Il est très intéressant à visiter.

Vers 1 h. 30, l'autobus conduit les étudiants à travers Québec dans la direction de Charlesbourg.

Tous les endroits rustiques que nous visitons ont été faits de roches extraites sur place. Dans les bassins de la rivière Duberger, qui traverse le jardin, se trouvent l'achigan et les canards, gracieux comme des cygnes. La "grande volière", septième du monde, est une immen-

se cage de cent pieds de longueur par trente-six de largeur, où les oiseaux captifs ont l'illusion de la liberté. Plus loin se trouve un "Totem pole" authentique, arrivé des forêts isolées des Montagnes Rocheuses et que les connaisseurs considèrent comme un superbe spécimen de l'art indien. Il est taillé dans un tronc de Pin rouge de la Colombie, mesurant soixante-dix pieds de longueur. On estime qu'il a cent ans d'existence. Il rappelle la rivalité séculaire entre les clans de l'Aigle et du Loup. Encore une fois l'on voit vérifier le dicton: "L'homme se peint dans ses oeuvres." Parmi les attractions du Jardin Zoologique on trouve des renards sauvages jaunes, noirs, argentés; des loups: "Pompon et Pomponne", qui firent bon accueil aux visiteurs, probablement parce que notre guide leur offrit des bonbons. Il serait impossible de ne pas mentionner le buffle de deux mille livres, qui voulait saluer les visiteurs de trop près en sautant sur eux; les chevreuils agiles et légers; les gaufres, qui dans leur semblant de "cache-cache" illustrèrent les ravages qu'ils peuvent opérer en quelque temps.

L'herborisation nous rassemble ensuite dans le bocage du jardin. Parmi les acquisitions rapportées du bois, les herbiers s'enrichissent des plantes suivantes:

<i>Noms latins</i>	<i>Noms français</i>	<i>Noms anglais</i>
<i>Salix lucida.</i>	Saule.	Willow.
<i>Populus tremuloides.</i>	Tremble.	Aspen.
<i>Alnus incana.</i>	Aulne.	Alder.
<i>Acer rubrum.</i>	Erable rouge.	Red Maple.
<i>Amelanchier canadensis.</i>	Petites poires.	Shad-Bush.
<i>Spiraea latifolia.</i>	Spirée à larges feuilles.	Large leaved meadow.
<i>Acer spicatum.</i>	Erable à épi.	Mountain Maple.

La partie arbustive et herbacée nous procure d'autres spécimens:

<i>Noms latins</i>	<i>Noms français</i>	<i>Noms anglais</i>
<i>Carex stipata.</i>	Laiche.	Stipitate sedge.
<i>Silene inflata.</i>	Silène enflée.	Bladder campion.
<i>Hypericum ellipticum.</i>	Millepertuis.	Elliptic St-John's wort.
<i>Achillea Millefolium.</i>	Herbe à dinde.	Common sparrow.
<i>Euphorbia Helioscopia.</i>	Réveille-matin.	Sun spurge.
<i>Stellaria graminea.</i>	Stellaire graminioïde.	Lesser Starwort.
<i>Mentha canadensis.</i>	Menthe du Canada.	American Mint.
<i>Galeopsis Tetrahit.</i>	Chanvre sauvage.	Common Hemp-Nettle.
	(Galéopside à tige carrée).	

Après le professeur qui disait: "Craignez celui qui n'aime ni l'enfant, ni les fleurs", ne pouvons-nous pas ajouter:

*"A wonderful thing is a seed;
The one thing deathless forever,
Forever old and forever new,
Utterly faithful and utterly true
Fickle and faithless never.*

*Plant lilies, and lilies will bloom;
Plant roses, and roses will grow;
Plant hate, and hate to life will spring
Plant love, and love to you will bring
The fruit of the seed you saw".*

AU PARC PRESTON

Le Parc Preston n'est pas couvert de magnifiques bâtisses entourées de gazons superbes, de cercles, d'étoiles ou de croissants aux fleurs multicolores. Il n'est pas orné de jets d'eau, de longues allées aux bordures d'Hydrangers ou de Genévriers serpentant un peu partout. Le Parc Preston est presque une forêt dans laquelle nous pénétrons difficilement pour observer et cueillir des fleurs sauvages.

Dans ce sous-bois humide, les *Habenaria dilatata* abondent; la fougère *Osmonda regalis* monte jusqu'à six pieds: c'est l'endroit où l'on peut redire avec Walter Scott:

"There the copse-wood is the greenest,
There the morning dew lies longest,
There the lady fern grows strongest".

Le Monotrope uniflore, religieuse de la forêt, se fait toujours rare: à peine en possède-t-on un spécimen qu'il est déjà cassé. Je succombe à la forte tentation de citer encore un auteur anglais:

*In shining groups, each stem a perly ray,
Weird flocks of light within the shadowed*
[wood
*They dwell aloof a spotless sisterhood.
No Angelus except the wild bird's lay,*

*Awakes these forest nuns, yet, night and day
Their heads are as if in prayerful mood.
A touch will mar their snow and tempest rude
Defile, but in the mist fresh blossoms stray
From spirit gardens, just beyond our Kew!"*

Noms latins

Ulmus americana.
Betula papyrifera.
Thuja occidentalis.
Salix discolor.
Quercus borealis.
Prunus virginiana.
Populus tremuloides.
Juglans cinerea.
Fagus grandifolia.
Fraxinus americana.
Tilia glabra.
Acer saccharum.

Noms français

Orme d'Amérique.
Bouleau à papier.
Cèdre.
Saulle discoloré.
Chêne boréal.
Cerisier.
Tremble.
Noyer cendré.
Hêtre.
Frêne blanc.
Tilleul.
Erable à sucre.

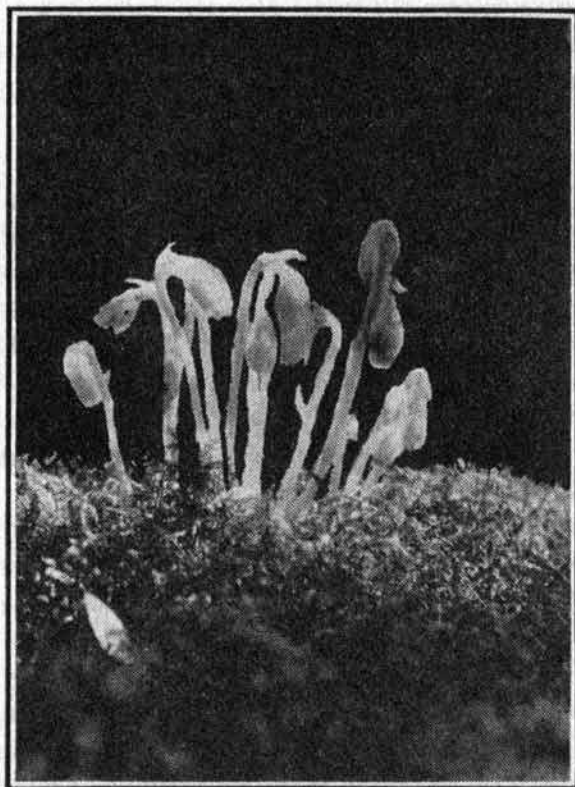
Noms anglais

American Elm.
Birch.
White Cedar.
Willow.
Oak.
Choke Cherry.
American Aspen.
Butternut.
American Beech.
Ash.
Basswood.
Maple.

On dit que le *Populus balsamifera*, le liard, est un intrus chez nous, car sa zone de croissance est ordinairement limitée aux Trois-Rivières.

Quelles caractéristiques réservent les excursions à la Vallée de la rivière Saint-Charles et à Beaumont? Avec les plantes les plus intéressantes, partout nous retrouverons l'infinie Bonté, l'infinie Puissance du Créateur et du Maître de la Vie!

Le sureau du Canada et le Streptope étaient en pleine floraison. Les *Sambucus pubens*, en fruit. La cueillette à l'étage déboisé nous a fourni: l'*Aralia nudicaulis*, l'*Eupatorium maculatum*, l'*Onoclea sensibilis*, la *Scutellaria*



LE MONOTROPE UNIFLOLE

epilobiifolia, le *Carex retrorsa* ayant la tige triangulaire, le *Pyrola elliptica*.

Et la cour de l'Institut, si ordinaire pour nous... Quel peut être son attrait particulier? Celui de nous offrir une trentaine d'espèces d'arbres:

HARLAKA, ST-VALLIER, ST-MICHEL

Au moment du départ, le ciel est menaçant, mais l'observatoire prédit du beau temps pour l'après-midi et de la pluie au cours de la nuit. Un imprévu retarde le départ et la pluie commence! une des ces pluies calmes, douces, persistantes. Peut-on faire confiance au ciel et partir quand même? Personne ne désespère. Sou-

dain le vent dissipe le nuage et le soleil brille dans toute sa splendeur. Le retard n'a été que d'une vingtaine de minutes; la tâche consiste à ressaisir "le temps qui ne revient pas".

Premier arrêt: Harlaka! Une baissière arbusive et déboisée où nous marchons sur un magnifique tapis de Quatre-temps. Plusieurs genres de Lycopodes y abondent. On a trouvé là une magnifique plante, un Sabot de la Vierge en fruit, ainsi que le Petit prêcheur appelé en anglais: "Jack-in-the-pulpit". Il était autrefois employé comme instrument de supplice par les sauvages qui le faisaient manger au condamné. Celui-ci avait l'illusion d'avoir avalé des aiguilles, et le tourment durait des heures, et devenait plus douloureux encore si l'on essayait de s'en débarrasser par l'absorption d'un liquide quelconque. "Il ne faut jamais juger d'après les apparences". Croirait-on qu'un si beau fruit puisse produire de tels effets?

Si l'herborisation à Saint-Vallier et à Saint-Michel n'ajouta guère de spécimens nouveaux à notre collection, plusieurs naturalistes eurent la joie de connaître l'une de nos missions les plus jolies. De côté et d'autre, ici et là, les nombreuses et belles fermes rappelaient ces lignes de Victor Hugo:

*"Heureux qui peut, au sein du vallon solitaire,
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel;
Il ne connaît rien de la terre
Et ne voit jamais que le ciel."*

Mère Marie du CENACLE, r.j.m.



RIONS UN PEU

Entre amies

— Tu vois ce vieux monsieur qui a l'air si distingué? Eh bien! ma chère, c'est un goujat: tout à l'heure, il a eu le front de me demander si je me souvenais de l'Exposition de 1900!

— Il ne l'a sûrement pas fait exprès: comment pouvait-il savoir que, depuis quelque temps, tu perds un peu la mémoire?

* * *

A quel doigt

Jeanne (4 ans) vient de commencer l'étude du piano.

— Maman, demande-t-elle, veux-tu me couper un ongle, s'il te plaît?

— A quel doigt? demande sa maman.

— Au *mi*.

Chez le coiffeur

Un paysan est assis chez le barbier du village qui, sous couleur de le raser, lui taillade terriblement le visage.

— Dites donc, coiffeur, avez-vous un autre rasoir?

— Oui, pourquoi?

— Pour me défendre.

* * *

Peinture et sculpture

Entendu dans la rue, sur le passage d'une femme discrètement et habilement oxygénée, poudrée et maquillée, mais de traits assez peu harmonieux!

— Elle est bien maquillée, au moins!

— Oui, maintenant, après le peintre, elle pourrait passer chez le sculpteur.

* * *

Un client

— Vous êtes bien marchande de quatre-saisons?

— Oui.

— Alors, vendez-moi un peu de printemps.

* * *

— Vous me dites que vous avez déjà été employé chez un dompteur, êtes-vous entré dans une cage?

— Oh! non, elle était trop petite: c'était un dresseur de puces!

* * *

— Quelle différence y a-t-il entre la terre et une pipe?

— C'est bien simple. On laboure la terre avec peine, et la pipe on la bourre avec plaisir.

Un enfant économe

se prépare le plus brillant avenir

● Les "sous" épargnés feront vite des dollars qui seront peut-être à la base de sa fortune future.

La Banque Provinciale du Canada

Le Rouet de Grand'mère

*Le rouet de grand'mère
Tourne en mon souvenir
Où revit la main chère
Qui filait à ravir.*

*J'entends la chansonnette
Que grand'mère chantait
En mouvant la marchette
De son vieux grand rouet.*

*"Isabeau se promène
Le long de son jardin".
De gros flocons de laine,
Le panier était plein.*

*"Elle fit la rencontre
De trente matelots;"
Regarde, je te montre
A tourner les fuseaux.*

*"Le plus jeune des trente
Il se mit à chanter".
Grand'mère, souriante,
Tient le fil argenté...*

*"La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir!"
Beau métier, tu m'enchantes,
J'en rêverai, ce soir!...*

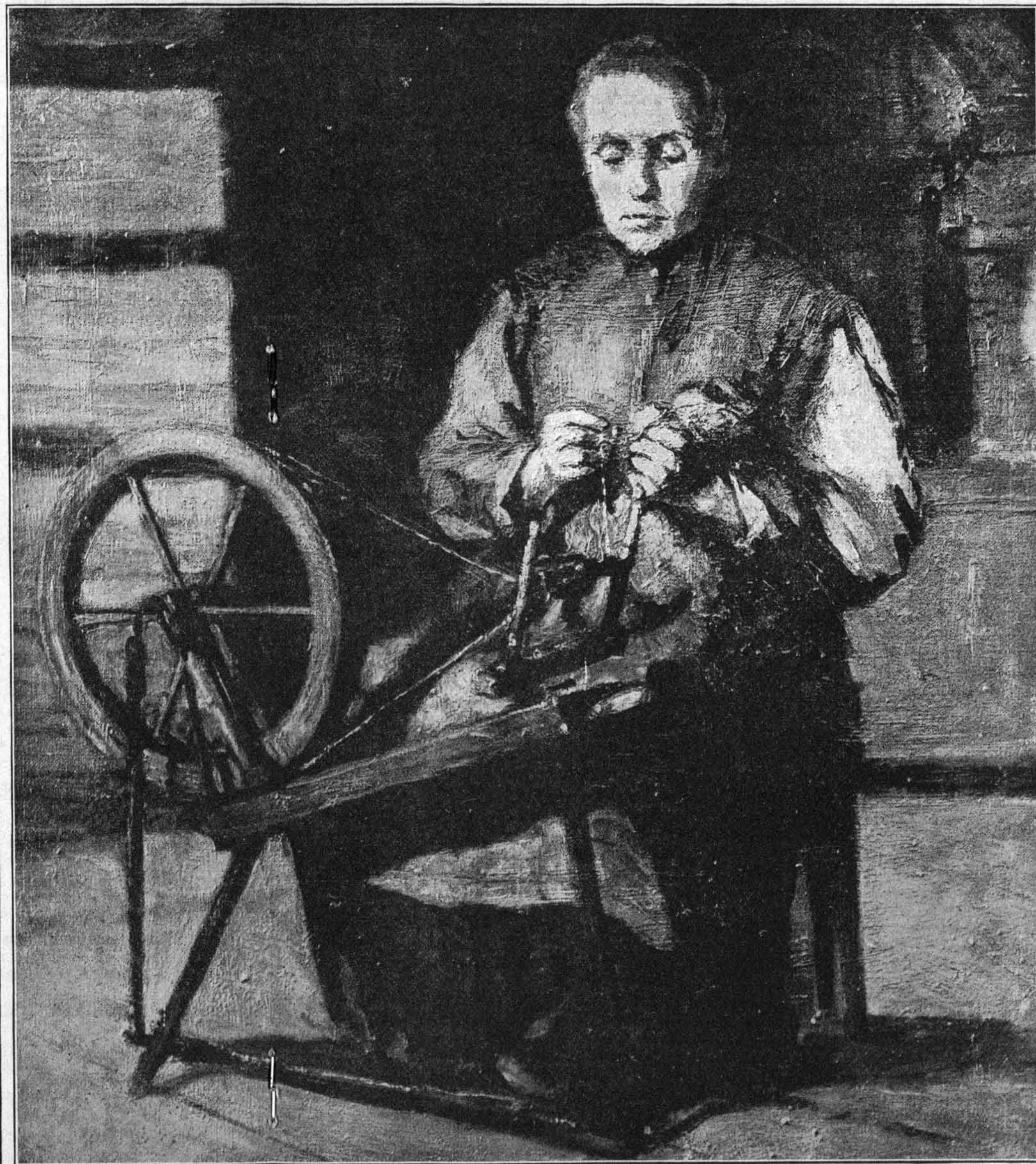
*"Embarque dans ma barque,
Je te la chanterai;"
Et mon aïeule marque
La mesure du pied.*

*"Quand ell' fut dans ma barque,
Ell' se mit à pleurer".
Ma grand'mère remarque
Que je pourrais l'aider.*

*La chanson se termine,
"Sur le bord du ruisseau",
Quand de laine fine
J'enroule l'écheveau.*

*Ah! chère main, si chère,
Qui filait, à ravir!
Le rouet de grand'mère
Est dans mon souvenir.*

Clara LANCTOT



Une fileuse de Beupré

RITA MOUNT

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

CONFECTION

* QUESTIONS. 1. Qu'entend-on par confection? — C'est la fabrication en grand d'objets d'habillement qui ne sont pas faits sur mesure. On désigne aussi sous ce nom les objets d'habillement eux-mêmes: marchand de confections.

Q. Quel est le nom de ce vêtement? — Un *smoking*. Ce mot est francisé.

Q. Quand se porte cet habit? — Dans les dîners et soirées de demi-cérémonie.

2. Qu'est-ce qui caractérise la *redingote*? — C'est qu'elle est beaucoup plus longue que le veston ordinaire, et que ses basques, très amples, font le tour du corps.

3. Qu'a de particulier le *veston droit*? — Il n'a qu'une rangée de boutons, et les coins inférieurs en sont arrondis.

4. Qu'a de particulier le *veston croisé*? — Il a deux rangées de boutons, et les coins inférieurs sont à l'angle droit.

5. Quel nom donne-t-on à ce vêtement de cérémonie? — C'est une *jaquette*, que le public désigne le plus souvent sous le nom de "morning coat".

Q. Avec quel autre vêtement le public a-t-il l'habitude de confondre le nom de *jaquette*. — Avec la chemise de nuit.

6. Quel nom porte ce vêtement? — C'est un *habit de touriste*.

Q. Qu'est-ce qu'un touriste? — C'est un voyageur qui va de ville en ville, et depuis la grande facilité des communications, de pays en pays, pour se distraire et s'instruire en même temps.

Q. D'où vient le mot touriste? — De tour: aller faire un tour.

7. Comment se nomme ce pardessus léger qui préserve de la poussière? — C'est un *pare-poussière*.

Q. Qui porte surtout le pare-poussière? — L'automobiliste.

Q. Le vocabulaire de l'automobiliste nous a-t-il donné d'autres mots du même genre? — Deux: pare-choc et pare-brise. Le pare-choc consiste en barres métalliques placées à l'avant et à l'arrière du véhicule pour le préserver dans le cas où il serait heurté par une autre voiture ou s'écraserait contre un obstacle; le pare-brise est la plaque de verre transparent placée à l'avant d'une automobile pour préserver le conducteur des poussières, de l'air et de l'action de l'air lui-même.

8. Que fait ici le *chauffeur* — Il démarre l'automobile à l'aide d'une manivelle ou démarreur.

9. Comment se nomme cette bande d'étoffe placée en arrière du paletot? — Une *martingale*. (A)

10. Quel est ce vêtement? — Un *imperméable* — Que veut dire le mot imperméable? — Qui ne se laisse pas pénétrer par l'eau. Synonyme: *hydrofuge*.

11. Quel nom donne-t-on à ce vêtement? — C'est un *costume de skieur*.

Q. D'où vient l'usage du ski? — De la Norvège.

Q. Comment s'appelle la partie du milieu du ski qui est un peu soulevée? — La *cambrure*.

12. Y a-t-il un mot pour désigner un paletot de fourrure? — Une *pelisse*. Si c'est une pelisse en peau de chèvre, on l'appelle: une peau de bique.

13. Qui porte ordinairement ce costume? — Le *chasseur*.

Q. Qui appelle-t-on chasseurs dans les hôtels? — Les domestiques en livrée qui font les commissions, courses, etc.

14. Quelle est cette veste? — C'est une *veste de pâtissier*.

Q. Comment se nomme la coiffure du pâtissier? — *Toque* ou *bonnet*. (A.)

15. Que porte ordinairement l'agent de police en France? — Une *pèlerine*.

Q. La pèlerine est-elle en vogue en Amérique? — Non, bien que ce vêtement soit très commode et pratique. En France, durant la saison pluvieuse, non seulement les agents, mais beaucoup de civils la revêtent.

Q. Comment nomme-t-on le grand manteau d'homme à capuchon, en usage surtout chez les Arabes? — Un *burnous*.

Q. Quel est le nom d'un capuchon percé à l'endroit des yeux? — Une *cagoule*.

Q. Quel est le nom du grand manteau que portent les magistrats, les avocats, les professeurs? — Une *toge*.

Q. Comment s'appelle le vêtement très primitif de certaines peuplades sauvages? — Un *pagne*.

Q. Comment s'appelle le solide vêtement en cuir porté l'hiver par les ouvriers travaillant en plein air? — Un *coupe-vent*.

Q. Quelle coiffure portent les zouaves? — La *chéchia*.

L'abbé Etienne BLANCHARD

CONFECTION



Bravo, les copains

I L n'y a nulle part de clair de lune comme ici, nous dit Marcelle, et elle a raison.

Nous causions tranquillement sur la véranda, quand, dans la direction de la baie, une lumière me fit tourner la tête. Je crus à une de ces lampes à essence, qui font ciller les yeux comme aux matins de dégel les étincelles qui grésillent sous le frottement des fils blanchis de givre, quand se met en marche le tramway.

Ce globe lumineux n'est pourtant pas une lanterne, mais bien la lune, une lune de huit jours, rougie de chaleur, et qui se mire dans le lac, à la pointe du quai.

Etonnée d'une pareille lueur, la montagne est descendue sur l'eau, où elle étale sa houpelande verte dentelée, couvrant de son ombre plus de la moitié du lac. L'horizon en est rétréci d'autant. La presque île se dédouble dans la nappe liquide. La baie blanchit sous la traînée lunaire. Une lueur d'aube répand sa clarté sur l'escalier, que nous descendons avec précaution.

Un faux jour éclaire le quai, tandis que se couvre d'ombre le miroir liquide où s'est laissée choir la montagne. Le lac semble s'être retiré devant elle et la route de l'onde qu'interroge le rameur, la route pailletée de lune, est réduite en apparence à quelques ruelles claires.

Un glissement presque imperceptible a signalé une embarcation contournant l'île, tout près de nous. A bord, se profilent deux ombres silencieuses, subjuguées comme nous par la beauté de la nuit.

De l'autre côté du lac gingeole un accordéon. Le joueur risque un appel dans la nuit, sur le thème d'un refrain populaire; mais aucune voix humaine ne lui répond, — les chanteurs nocturnes eux aussi rêvent sans doute en silence dans quelque niche d'ombre.

Déjà, nous avons observé le jouvenceau, assis sur le bord du quai qui prolonge l'escalier de terre battue, en face d'un bungalow. Tout en suivant des yeux sa mélodie, sur un feuillet de musique adossé à un lutrin, il déplaçait et repliait son instrument, tandis qu'à quelques pas de lui, une adolescente, les mains jointes sur ses genoux, l'écoutait avec ravissement.

Ce soir, nous sommes quatre à contempler le champ des étoiles. Deux joyeux lurons viennent se joindre à nous, deux jeunes qui, depuis des années, sondent l'échine de la montagne et explorent à la nage le lac et ses anses fleuries de nénuphars.

— Vous venez à la messe demain? demande l'un d'eux. Germaine nous remorquera à six heures et demie.

Ce qui, tout d'abord, semblait être une gaie ou une comédie pour l'édification ou la mystification de l'une de nous, jeunette et rieuse, tient cependant comme une idée fixe, en dépit des objections qui pleuvent.

— Nous sommes liés par une promesse et ne voulons pas rompre la chaîne de nos premiers vendredis. Nous en sommes à notre cinquième.

— Vous serez à Mayo à sept heures, quand la messe n'est qu'à neuf, à votre montre. Germaine n'a pas le choix de partir plus tard, puisqu'elle doit se rendre en ville; mais après votre confession, que ferez-vous tous deux, là-bas, en attendant l'office?

— Nous irons nous reposer sur la côte, dans l'enclos aménagé de tables rustiques pour le pique-nique annuel.

— Et après la messe, au moment d'entreprendre une trotte de trois milles à pied, n'aurez-vous pas l'estomac dans les talons?

— Tant pis. Nous trouverons bien quelque âme charitable à son volant, pour cueillir sur la route deux cheminots en état de grâce.

Tout le jour, pour rafraîchir au pinceau le damier de leur toit, ils avaient cuit au soleil. Leur congé expirait avec la semaine et, à voir la lueur dansante dans leurs yeux et à entendre leurs rires où éclatait leur exubérance de citadins en vacances, nous aurions douté du sérieux de leur projet.

Nous devions cependant nous en convaincre le lendemain, en les voyant revenir vers midi, blêmes et affamés.

L'aventure du matin, amorcée la veille, au clair de lune, révélait avec leur esprit sportif, l'ardeur d'une belle résolution.

Je vous le raconte à mi-voix et à leur insu, puisque les copains sont rentrés en ville et ne se doutent nullement de mon indiscretion.

Marie-Rose TURCOT



VERS L'AVENIR...

Michel et Josephte dans la tourmente¹

par

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la Société Historique de Montréal

I. LE PENIBLE VOYAGE

DEPUIS huit jours, la grand'mère Précourt reposait au cimetière du village de Saint-Denis, tandis qu'Olivier, son petit-fils, l'ardent patriote qui avait été fait prisonnier, le soir de la défaite de Saint-Charles du Richelieu, souffrait stoïquement dans la prison de Montréal. La vieille maison familiale de Saint-Denis ne contenait donc, en ce trente novembre 1837, que Josephte, la petite soeur d'Olivier, âgée de neuf ans, Michel Authier, le protégé du jeune homme, qui comptait près de douze ans, et Sophie, la vieille et fidèle domestique.

Michel se sentait remis de la terrible fustigation que lui avait fait subir un soldat anglais ivre, le soir de la capture d'Olivier, qu'il avait tenté de sauver par son silence. Il méditait. Il songeait aux moyens à prendre pour remplir la promesse faite à son bienfaiteur, à celui qui l'avait accueilli, aimé, soigné, adopté comme un jeune frère, il y avait de cela à peine six mois. Il se rappelait bien qu'il avait soufflé à Olivier Précourt, à l'instant des adieux, et en tant que ses souffrances lui permettaient: "M. Olivier, ces jours-ci, ... je partirai... je conduirai Josephte... près de votre fiancée... à Montréal!... Je le jure!" L'heure était venue d'exécuter sa promesse, d'y procéder sans bruit, sans éclat, à l'insu de tous, et même de Sophie, dont le jugement faiblissait depuis les derniers et tragiques événements. Michel considérait souvent à la dérobée sa petite amie Josephte. Chaque soir, à la même heure, les yeux bleus de la petite fille s'agrandissaient d'effroi, tandis qu'un tremblement nerveux secouait son mince et long petit corps. Que ferait-il si sa petite protégée ne pouvait pas le suivre, une fois partie pour le long voyage pénible? Il avait un peu d'argent pour subsister, et coucher chaque soir dans quelque bonne ferme, car comment s'exposer, au dehors, au froid terrible des nuits canadiennes, en décembre? Oui, tout pourrait aller, pourvu que rien de dramatique ne survînt; pourvu que les soldats, qui couraient

les routes de Sorel à Saint-Hilaire, et qui n'étaient pas tous sobres et doux, tant s'en faut, ne les malmenassent pas, ne les enfermassent pas, non plus, en quelque coin de camp misérable; Josephte devinait les préoccupations de Michel. Elle le suivait partout. Elle ne le quittait que le soir, pour aller dormir auprès de Sophie. Elle parlait peu cependant, se sentant comme une petite chose à l'abandon, un oiseau tombé du nid, et qui regarde, un peu épouvanté, tout ce qui l'entoure, tout ce qui lui semble devenu énorme, et plein de mystérieux dangers.

Le premier décembre au matin, vers six heures à peine, les enfants regardant au dehors, constataient qu'une *gelée blanche* couvrait la pelouse du jardin. Le ciel se levait sombre, le vent sifflait, lugubre, dans la vaste cheminée, à deux pas d'eux. Tout à coup des éclats de voix se firent entendre dans la pièce voisine. Les lamentations de Sophie s'entendirent, assez vite étouffées, toutefois. Michel, un doigt sur la bouche, et suivi de Josephte, se dirigea vers l'endroit d'où partaient les voix. Il entr'ouvrit sans bruit la porte et prêta l'oreille.

"Allons, Sophie, remettez-vous, disait une voix d'homme que les enfants ne reconnurent pas. Vous vous doutiez bien pourtant que les *Habits rouges* allaient venir laver l'affront qu'ils ont subi ici, à Saint-Denis, le 25 novembre dernier. Eh bien! nous pouvons les attendre, dès demain. J'ai tenu à vous prévenir, car vous n'avez pas d'hommes, ici, pour empêcher certaines misères..."

— Je n'y resterai pas, Monsieur, larmoya Sophie. Ce serait ma mort.. Mais... ces pauvres enfants, que feront-ils? Mon Dieu, mon Dieu!

— M. le curé est parti, par malheur. Son vicaire aussi. Ils auraient pu y voir.

— C'est affreux, affreux, gémissait la vieille domestique.

— Tout de même, Sophie il valait mieux vous prévenir, n'est-ce pas? La maison renferme bien des bonnes choses, que messieurs les soldats ne dédaignent pas, pour sûr. Et si vous avez des objets à sauver, mettez toute la journée à profit.

— Toute la journée!... Faudrait voir. Je me sens mourir, vous dis-je, ma vieille tête éclate... Je vais fuir tout de suite... Ah!

(1) Suite du feuilleton *Les Petits Patriotes du Richelieu*, paru dans l'*Oiseau bleu*, août-septembre 1937 à juin-juillet 1938.

pourquoi, la bonne sainte Mme Précourt ne m'a-t-elle pas amenée avec elle? Ce sont les morts qui sont les plus heureux en ce moment. Jésus, bon Jésus! Miséricorde pour nous tous!

— Pauvre Sophie! Où irez-vous donc?

— J'ai une soeur à Saint-Hyacinthe. Elle trouvera bien un coin dans sa maison... Ah! je n'y vivrai pas longtemps... Rien à craindre.

— Et les enfants?

— Les bonnes filles du défunt docteur Dormicour s'en chargeront peut-être, durant quelque temps. De Josephte, certainement. Quant à Michel, il est débrouillard. Il pourra donner un coup de main ici et là, afin de gagner de quoi vivre...

— Alors, je vous quitte Sophie. Bon courage! Vous n'êtes pas la seule, allez, à pleurer toutes les larmes de votre corps, et pour ce que ça avance!

Les deux enfants entendaient se refermer la porte donnant sur le jardin, tandis que Sophie remontait au premier, par l'escalier de service, en gémissant et en prononçant toutes sortes de paroles incohérentes. On l'entendait bientôt traîner une malle sur le plancher. Il fallait qu'elle fût bien troublée pour n'avoir pas encore appelé les enfants, afin de leur communiquer la nouvelle.

Michel prit la main de Josephte; et, marchant sur le bout des pieds, il monta lui aussi, au premier étage, ouvrit la porte de la chambre d'Olivier, puis s'y enferma à double tour. Josephte alla se jeter en pleurant sur le divan.

— Josephte, dit Michel, il faut cesser de pleurer et m'écouter. J'ai un plan à te proposer.

— J'ai peur, Michel, j'ai peur. Sophie va nous quitter, elle aussi. Tu as entendu. Tu l'entends encore. Elle fait sa malle.

— Josephte, quand même elle partirait, rien ne sera changé! Elle devient un peu folle, je crois, et ne nous aiderait en rien.

— Et si tu allais me laisser toute seule, toi aussi?

— Jamais, Josephte, jamais... Du moins, tant que tu ne seras pas auprès de la cousine Mathilde Perrault. J'ai promis. Et quand je promets, tu sais...

— Pourtant, je ne veux pas rester sans toi, chez la cousine. Michel, tu sais bien, qu'Olivier m'a donnée à toi.

— Je voudrais t'y suivre va, mais si M. Per-

rault me chasse. Il ne m'aime pas du tout, ton vieux cousin.

— Alors, ne quittons pas Saint-Denis. Cachons-nous dans la cave.

— Et les soldats? Les vilains *Habits rouges*, qui vont venir, cette nuit, peut-être? Ils nous trouveront tout de suite.

— Oh non, non, je ne veux plus les voir... Michel, sauvons-nous, vite, avec Sophie. Tiens, elle descend l'escalier avec sa malle. Ecoute, le bruit qu'elle fait. Et elle parle toute seule.

— Chut! Josephte. Parlons plus bas. Regardons-la s'éloigner de la fenêtre. Tu vois, elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle part sans même nous dire un mot d'adieu.

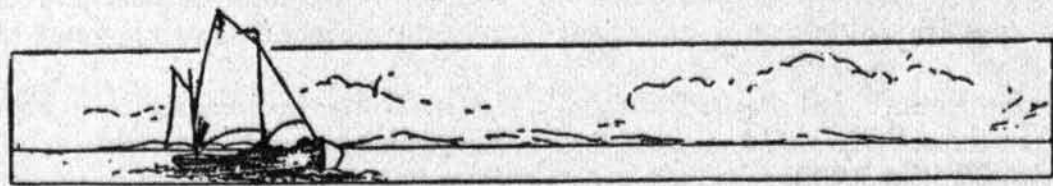
En effet, la vieille domestique, trop fortement secouée par les événements, perdait la notion de tout. Elle se rendit en divaguant et en traînant après elle sa malle, jusque sur la grande route. Elle levait les poings, vers le ciel, poussait des cris. Tout à coup, elle se mit à courir dans la direction de Saint-Denis, abandonnant tout son bagage, pleurant et vociférant toujours.

— C'est terrible, Michel, souffla Josephte, en pressant nerveusement le bras de son compagnon, qui regardait fuir avec tristesse cette vieille femme dévouée, dont l'âge trahissait les forces sans doute à jamais.

Prenant Josephte par la main, Michel descendit au jardin; et là, penché sur la clôture en fer forgé qui entourait la maison, il vit que, bientôt, à bout de forces, la pauvre Sophie s'était jetée par terre, en appelant au secours. Le bruit d'une voiture s'entendait en effet, venant de Saint-Denis. Elle apparut. Un habitant des environs descendit et fit monter avec bonté la vieille domestique dans sa voiture. Il l'encourageait et la calmait.

Vivement, Michel retourna dans la maison avec Josephte. Il lui enjoignit de se taire, quoi qu'il arrivât. Le charitable habitant se trouva bientôt près de la maison des Précourt. Il aperçut la malle et la chargea sur son dos. Il la déposa dans la charrette près de la vieille domestique à demi-consciente. Puis, les mains autour de sa bouche, en guise de porte-voix, il appela par trois fois, tourné vers la maison, et d'une voix de stentor, vraiment. N'entendant rien, ne voyant rien bouger autour de la propriété qui semblait close, il repartit bien vite vers Saint-Charles.

— Et maintenant, Josephte, préparons-nous,



plus personne ne peut venir. Faisons une petite prière avant de partir.

— Devant la statue de Notre-Dame de Bon-Secours? Grand'mère disait, Michel, qu'elle l'avait guérie, un jour. Viens, viens, Michel, dans la chambre de grand'mère.

En se relevant, la petite fille semblait plus courageuse. Elle courut s'habiller, d'un manteau de grosse laine et d'un beau bonnet de fourrure. Elle fit un paquet de quelques vêtements, y glissa une chaîne d'or avec un médaillon où se trouvaient les portraits d'Olivier et de sa grand'mère, peints sur porcelaine. Puis, elle redescendit au jardin attendre Michel. Il ne tarda pas. Il s'était vêtu proprement, mais pauvrement. Au bout d'un bâton, il avait placé une besace. Elle contenait des mouchoirs, des bas. Mais surtout des provisions. En arrivant près de Josephte, il se prit à l'examiner.

— Ça ne va pas, Michel, avec ce manteau? Comme tu me regardes! Il est chaud, pourtant. Grand'mère disait que j'irais, sans avoir froid, jusqu'au Pôle Nord. Mes bas sont en grosse laine. Vois! Et j'en ai deux autres paires dans mon paquet.

— Josephte, je n'aime pas ton bonnet de fourrures.

— Non! C'est Olivier qui me l'a donné.

— C'est-à-dire que je le trouve trop beau pour notre voyage.

— Je vais aller mettre une tuque blanche. Attends-moi, ici.

— Tu n'en as pas une noire, Josette?

— Non, mais une brune.

— Eh bien! cours la mettre.

Quelques minutes plus tard, sept heures sonnaient à l'horloge du vestibule, et les enfants se mettaient en route. Le ciel s'était éclairci. Le vent était tombé. Le soleil fit son apparition. Il faisait un peu froid tout de même. De deux en deux heures, on faisait halte. La petite fille n'était pas habituée à ces marches forcées où le cœur se remplit de crainte, dès qu'une voiture ou un bruit de voix s'entendent. Le soir, vers huit heures, on fut près de Saint-Charles! Quel spectacle s'offrit à leurs yeux, dans ce village pillé, brûlé, où s'entassaient ruines sur ruines. Michel avisa une grange, que les soldats avaient, par miracle, épargnée. A la faveur de l'obscurité, les deux enfants purent s'y installer commodément, manger et prendre du repos jusqu'à l'aube.

— Tu as de l'argent, Michel, souffla assez bas, Josephte, en voyant diminuer les provisions dans la besace de son compagnon.

— Oui, oui, répondit celui-ci, je l'ai caché dans la doublure de mon vieux capot d'étoffe du pays. Ça ne se verrait pas du tout si on voulait me fouiller. Mais tu n'en parleras pas,

toi non plus, même si on te forçait de le faire. Car alors, que ferions-nous, demain, après-demain...

— Tout ce temps-là pour arriver chez la cousine Perrault? Oh!

— La princesse, tu sais...

— La princesse? fit Josephte, surprise.

— Je l'appelle ainsi, ta cousine, Mathilde.

Elle est si belle, si bonne, la fiancée de M. Olivier. Ses robes, bleues et blanches, me semblent légères et brillantes, comme le ciel quand il y a du soleil et de beaux nuages blancs comme la neige. M. Olivier souriait quand je l'appelais ainsi devant lui. "La princesse! L'adorable princesse," disais-je.

— Olivier, Olivier!... Michel, penses-tu que mon bon frère sera tué par les *Habits rouges*, qui l'ont emmené?... Olivier! oh! Michel, pourquoi as-tu parlé de lui... Mon Dieu! Olivier, je...

Et la petite fille se prit soudain à pleurer, à sangloter. Tout son corps semblait secoué sous la violence du chagrin. Michel se sentit navré. Sans doute, sa peine à lui était vive. Parfois, il lui semblait qu'un poignard traversait son cœur... Mais pleurer! Oh! non! Il lui paraissait indigne du courage qu'il voulait avoir, comme tous les vrais patriotes.

Il prit les mains de Josephte et la força de le regarder. Ses yeux étaient pleins de reproches et d'un peu de honte.

— Josephte, dit-il, je ne te comprends plus. Tu m'as dit souvent que tu étais aussi bonne patriote que moi... Est-ce que je pleure, moi? Crois-tu pourtant que je ne vois pas constamment M. Olivier devant moi avec ses grands yeux suppliants, mais sans larmes, va lui aussi, Josephte...

— Je le sais, Michel, c'est bien vilain de montrer ainsi son chagrin... Mais une petite



Un homme se tenait, en effet, à deux pas et les regardait un peu ahuri.

filles, attends, attends... c'est autrement, peut-être qu'elle montre son courage... Oui, je suis patriote... comme toi... comme Olivier. J'ai honte un peu... de le dire, Michel... Mais vrai ça m'a fait du bien de pleurer comme cela... Je vais dormir, maintenant. Bonsoir, Michel!

— Bonsoir, Josephte. Moi aussi, je vais dormir. Mais n'oublie pas ta prière. Le bruit d'une voix qui s'exclamait tout près d'eux réveilla le lendemain les deux enfants. Un homme se tenait, en effet, à deux pas, et les regardait un peu ahuri.

— Eh bien! les enfants, qu'est-ce que vous faites dans cette grange abandonnée, à deux pas de soldats qui ont bu toute la nuit? Les entendez-vous rire?

Michel et Josephte, effrayés, se levèrent en hâte. A travers une fente de la grange, ils virent, un campement improvisé, où allaient et venaient des *Habits rouges*, dont la plupart semblaient vraiment pris de vin et d'une fébrile et brutale gaieté. Josephte se pressa près de Michel.

— Monsieur, murmura Michel, qu'allons-nous faire? Si nous sortons, ils nous feront un mauvais parti; ma pauvre petite compagne a déjà bien peur... Aidez-nous, Monsieur, mon bon monsieur?

— Du diable, si je savais comment! murmura l'homme en se grattant la tête d'un air perplexe. Mais d'abord, qui êtes-vous, d'où venez-vous, où allez-vous?

— Qui je suis? Un orphelin, moi, mais cette petite fille, c'est la soeur du grand patriote, M. Olivier Précourt!

— Non? Et elle court, comme cela, les grands chemins?

— Ah! non, Monsieur, mais son frère est prisonnier à Montréal, sa grand'mère est morte... Elle n'a plus que moi, voyez-vous, pour la protéger depuis que son grand frère n'est plus là. Pauvre Josephte.

— Où allez-vous, à travers des terres bien dangereuses à traverser? On n'épargne personne, à l'occasion, vous le savez bien?

— A Montréal, Je conduis la petite chez ses cousins Perrault.

— Tu en es loin, mon garçon de Montréal. Et cette petite, quel voyage pour elle! Mais j'y pense. Je me rends à Saint-Hilaire. Montez tous deux dans ma voiture.

— On nous verra, Monsieur. Et on vous fera du mal, c'est certain, à cause de nous... Je ne le voudrais pour rien au monde, allez!

— C'est vrai... Satanée guerre! J'oublie toujours que les *Habits rouges* se servent de toutes les raisons imaginables pour nous embêter, nous dépouiller, croyant qu'on en veut toujours à leur précieuse peau!

— Où est votre voiture, monsieur?

— De l'autre côté de la grange. Je ne voulais pas exciter par sa vue, tous ces soldats vilains et rageurs.

Michel regarda de l'autre côté du bâtiment, où une planche faisait une grande brèche et aperçut en effet une voiture. Elle était chargée de foin et de légumes. Ses yeux brillèrent.

— Monsieur, dit-il, c'est à vous toutes ces provisions? Vous allez au marché?

— Non, un régiment de soldats, à Saint-Hilaire, attend mon chargement. Je suis déjà en retard. Alors, mon petit homme, c'est décidé, tu manques cette chance de te rendre en peu de temps à quelques milles d'ici?

— Non, monsieur, j'accepte, au contraire. Josephte et moi, nous allons nous cacher sous le tas de foin.

— Excellente idée! Hé! hé! Ta petite cervelle, vaut mieux que la mienne, qui pèse lourd pourtant. Mais dépêchez-vous! Et faites attention qu'on ne vous voie pas... Qu'est-ce que tu fais, là?

— Josephte a faim, Monsieur. Il y a deux tartines encore. Je les lui donne.

— Et toi?

— Oh! monsieur, murmura Josephte indignée, si vous croyez que je ne partagerai pas tout à l'heure avec lui.

— Tiens, la petite fille a une langue... Je la croyais muette, reprit l'homme en riant.

Ce fut l'affaire de quelques instants pour Michel et Josephte. Ils disparurent complètement derrière l'amas de foin. L'homme alors remonta sur son siège, alluma sa pipe et fouetta cocher!

Une heure plus tard, Saint-Hilaire apparaissait. L'homme chantait toujours. Tout à coup, il s'arrêta en poussant une exclamation, et tout en continuant de mener son cheval bon train, il murmura en tournant la tête vers l'amas de foin: "Attention, les enfants! Voici cinq ou six soldats. Ils sont solides sur leurs jambes, ceux-là, au moins... Attention tout de même!"

Les *Habits rouges* s'approchaient à grands pas, en faisant signe à l'homme d'arrêter. Il fallut obéir.

— Nous attendons depuis longtemps ton arrivée, Canadien sans parole, fit l'un d'eux, en un mauvais français.

— Bien le pardon, Monsieur, les chemins sont mauvais de ce temps-ci, voyez-vous!

— Taisez-vous! Déposez ici les provisions. Nous allons les transporter nous-mêmes dans nos sacs.

— Bien, monsieur le capitaine.

— Quant au foin, gardez-le. Mais je vais passer mon épée au travers pour m'assurer que vous n'y cachez rien. Alors, reculez-vous!

— Nous aussi, nous aussi, s'écrièrent en riant les autres soldats. Tant pis pour les cachettes! Et cinq soldats dégainèrent ensemble. Les lances étincelèrent.

— Mes bons Messieurs les *Habits rouges*, ne touchez pas à ce foin avec vos épées, de grâce! Oh!... non, non, de grâce! Tuez-moi, plutôt! Mon Dieu! Mon Dieu!

— Alors, fit l'officier furieux, je le vois, il y a là un trésor, et vous êtes une canaille... Come boys, come!... We will search the hay carefully!

Avec des exclamations, qui devinrent des éclats de rire, on découvrit bien vite Michel et Josephte tapis au fond de la voiture. La peur clouait la petite fille sur place, mais Michel vint se jeter aux genoux de l'officier.

— De grâce, M. le capitaine, ne nous faites pas de mal. Pitié pour nous!

— Vous venir au camp avec la petite fille... Vous tous dire là-bas! reprit l'officier, en le repoussant. Un des compagnons essaya de prendre Josephte entre ses bras, mais celle-ci résista et se mit à crier. Les compagnons du soldat repoussé se mirent à le railler et voulurent à leur tour s'emparer de Josephte, en lui montrant, en riant, la pointe de leur revolver. Josephte se mit alors à pousser de nouveaux cris affreux. Alors, Michel, avec une volubilité que son émotion rendait surprenante, se mit à supplier, *en anglais*, l'officier, qui commandait aux autres. Il semblait un peu dégoûté de la scène, sans se donner la peine d'y mettre fin, cependant. En entendant Michel s'exprimer si bien en langue anglaise, les *Habits rouges*, se regardèrent surpris. Leurs rires cessèrent. Tous entourèrent Michel, et le questionnèrent. Le petit garçon répondit aussi brièvement que possible, dans la crainte de compromettre ses compatriotes. L'officier releva soudain la tête et dit en anglais à ses compatriotes: "Ce petit va nous suivre. Quel bon interprète nous aurons en lui! Quant à la petite, qu'elle aille au diable!... Elle crie trop. Laissons-la avec son parent... Petit garçon, tu es notre prisonnier, dit-il très haut à Michel. Mais ton compagne... est libre... Le habitant aux légumes, aussi... Allons, viens nous aider à remplir nos sacs... Viens vite! Il faut obéir tout de suite avec moi!"

— Laissez-moi dire adieu à ma petite soeur, M. l'officier, demanda Michel d'un ton très poli, très doux, en portant militairement la main à sa tuque.

— Devant moi, vite! fit l'officier en haussant les épaules. Et qu'elle parte ensuite, la petite qui crie comme une oie... N'était de toi, elle recevrait une bonne correction... Est-ce qu'on voulait lui faire du mal?...

Michel était monté rapidement dans la voi-

ture, et tout en serrant Josephte contre lui, il murmurait à son oreille: "Va-t-en! Dans deux heures, je vous rejoins. A l'église! Attends-moi!" et les enfants se trouvèrent séparés, hélas! Ils partirent chacun de son côté. Josephte avait pris place sur le siège de devant avec l'habitant qui cherchait à la consoler. La petite fille ne pleurait plus, mais suivait des yeux, avec angoisse, Michel que les soldats anglais amenaient au pas de course, après l'avoir chargé comme eux tous d'une poche de légumes.

— Petite fille, qu'est-ce qu'il a dit en t'embrassant, ton compagnon? En a-t-il des yeux clairs et sans peur? Et la bonne idée d'avoir parlé anglais, tout à coup! Où a-t-il appris cette langue de charabia? Mais dis-moi d'abord, son secret?

— Il m'a dit, monsieur, d'aller l'attendre à l'église. Dans deux heures il y viendra! Et s'il n'y venait pas! Tiens, suis-moi plutôt chez des bonnes gens que je connais. Je guetterai Michel un bon quart d'heure avant de retourner à Saint-Charles, à l'endroit même où il nous a quittés.

— Merci, Monsieur. Mais je veux faire comme Michel a dit. Voulez-vous me descendre à l'église, s'il vous plaît?

— A ton aise! Mais tu ne vas pas l'attendre là jusqu'à la nuit, au moins?

— Michel a dit deux heures seulement...

— Il a dit... il a dit... Pourra-t-il faire à son gré avec ses mirlitons qui montrent les dents à propos de tout et de rien. Mais dis-moi, tu ne connais personne à Saint-Hilaire? Personne?

— Je connais un tout petit peu, Madame de Rouville. Je suis allée au manoir déjà avec ma grand'mère.

— Eh bien! Veux-tu que je passe de ce côté? Un de ses serviteurs prendra mon message.

— Non, non, vous êtes bien bon monsieur, mais j'aime mieux attendre Michel seulement...

— C'est bon, je t'abandonne donc... Je n'aime pas cela, va. Tiens! Voilà la neige qui tombe... Il fait froid en diable. Alors, descends petite, nous voici à l'église.

— Merci bien, monsieur, mon bon monsieur, jamais je ne vous oublierai, répétait Josephte, en descendant de la voiture dans les bras de l'habitant. Soudain, elle mit un bon baiser sur la joue de l'homme, qui se mit à rire de bon coeur.

— Votre nom, monsieur, lui cria Josephte en se retournant, tandis qu'elle montait le perron de l'église.

— Luc Desormeaux, ma belle petite demoiselle. Bonne chance! Allez, allez!

Josephte s'engouffra dans l'église d'un air peureux. Elle se sentait si seule, maintenant! Qu'allait-elle devenir si Michel ne pouvait s'échapper d'auprès les *Habits rouges*, ainsi qu'il

avait promis? Elle se mit à prier avec ferveur, puis la fatigue la porta au sommeil. Elle s'étendit sur un banc, son chapelet à la main. Aussi bien, depuis une heure qu'elle était là, personne n'était entré dans l'église. Elle s'endormit bientôt d'un lourd sommeil.

Quand elle s'éveilla, il faisait nuit déjà. Elle se redressa. La pendule, non loin d'elle, sonna cinq heures. Tout aussitôt un bruit de clefs, des pas lourds et traînants résonnèrent. On allait fermer l'église. La pauvre petite, le cœur battant, les yeux agrandis par la crainte, se glissa au dehors sans avoir été aperçue. Elle contourna l'église, se mit à l'abri de la rafale, qui charriait la neige du côté opposé, puis examina les alentours. Que ferait-elle? Le presbytère n'était pas très loin, ni non plus le manoir. On la recevrait dans l'un ou l'autre endroit. Qu'elle se sentait fatiguée et en même temps comme une pauvre petite chose traquée qu'on allait saisir, maltraiter puis enfermer toute seule... Un cachot, quel lieu terrible, sale, répugnant, sombre... il y aurait des rats... Horreur! de gros rats... Mon Dieu!... Mais déjà, il venait ces rats, là-bas, là-bas, elle en voyait, près de cette roche grise... ils se garantissaient comme elle de l'orage... Josephte porta la main à sa tête... Des élancements la faisaient souffrir... puis tout à coup... tout tourna autour d'elle, et toujours là-bas, près de la roche grise, ce rat énorme qui ne bougeait pas, mais dont la tête était tournée vers elle. "Michel! Michel!" au secours! chuchotait tout bas la petite fille... Le vent seul lui répondait... Quelle grande voix il avait ce soir... et comme il se plaignait... Michel, Michel, je t'attends... Viens... Oh! viens... j'ai peur"...

Les nerfs aiguisés de Josephte se tendaient de plus en plus. Le moindre bruit, elle le percevait... Ah! qu'était cela? Des chevaux venaient à la course, non loin... Les soldats la cherchaient peut-être... Ils approchaient... plus près, plus près... Ciel! on l'avait vue... L'un qui précédait les autres de beaucoup se dirigeait vers l'église... vers elle, Ah!

— Michel, Michel, cria la petite fille, folle de joie, en apercevant celui-ci, terrifié aussi, car elle comprenait que le petit garçon, s'il accourait vers elle, était poursuivi en même temps par les *Habits rouges*..

Michel s'étant élancé à bas du cheval, à gauche de l'église, laissait l'animal continuer sa course folle du côté de Saint-Mathias. Michel ne bougeait pas, écroulé comme une masse, avec un bras assez endommagé, lui sembla-t-il. Mais non brisé, car il le remuait quoique difficilement. Il attendit cinq minutes. Deux cavaliers accouraient à fond de train. Ils passèrent devant



Michel, Michel, cria la petite fille, folle de joie, en apercevant celui-ci, terrifié aussi...

l'église, puis filèrent dans la direction prise par l'animal que venait de quitter Michel. Le petit garçon remercia le Ciel d'avoir songé au départ à placer sur le dos de son cheval une lourde capote, qui était secouée tantôt à droite, tantôt à gauche, et donnait vraiment l'illusion d'un enfant emporté et ballotté par un animal à la course.

Le silence se fit de nouveau. La galopade effrénée cessa. Michel, se releva tant bien que mal. Son bras gauche lui arracha un gémissement... Ah! qui venait là, des pas glissaient tout près avec précaution...

— Josephte, Toi! Vite, vite, viens près de moi! cria-t-il en apercevant la petite fille.

— Michel, Michel! Ah! je le savais bien que tu ne me tromperais pas. Comme je suis fatiguée! La tête m'élance... gémît l'enfant, en s'approchant.

— Et cependant, Josephte, il faut se remettre dans la tempête. Fais un grand effort...

— Qu'as-tu, Michel? Ton bras? Mais il ne remue plus...

— As-tu un mouchoir, deux même? Je veux soutenir mon bras, me l'attacher au cou avec... oh! n'importe quoi, tiens ton foulard.

— Attends, attends, Michel, je vais arranger cela, moi... Bon! Oh! tu as froid! Tu trembles.

— Je n'ai pas de capot. Une grosse chemise de soldat, ça n'est pas aussi chaud, va. Mais je n'ai pas eu le temps en me sauvant de ramasser mes vêtements.

— Oui, oui, Michel. Bon... c'est fait. Ton bras est retenu... Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Sonner au presbytère?

— Non, allons frapper au manoir. Je connais Remi, le cocher. M. Olivier lui a procuré cette place, l'année dernière. La ménagère au presbytère de Saint-Hilaire, m'a toujours fait un peu peur. Elle a l'air si sévère.

— C'est loin d'ici, il me semble, chez Mme de Rouville?

— Non, non. Viens.

Les enfants se remirent en marche, luttant contre le vent, la neige qui les aveuglait tout à fait par moment. Enfin, ils pénétrèrent dans la cour du manoir. Toutes les lumières, en arrière de la maison, répandaient une vive clarté. Il était temps. Josephte n'avancait plus qu'avec peine. Elle gémissait malgré elle portant la main à sa tête d'un geste machinal. Michel frappa une fois, deux fois, trois fois avant qu'un serviteur se décidât à entre-bâiller la porte. "Qui va là?" demanda-t-il, la voix grognon.

— Remi, c'est vous? Ouvrez, ouvrez, de grâce! C'est Michel Authier.

— Michel! fit celui-ci, en apercevant le petit garçon et en ouvrant toute grande la porte. Puis il courut à la petite fille qui venait de tomber comme une masse, un peu plus loin, sur le perron.

Dès qu'ils furent entrés dans la cuisine, d'autres serviteurs accoururent. Ils entourèrent avec des exclamations de pitié le cocher et Michel qui tentaient de faire revenir à elle la petite Josephte. Ils n'y parvenaient pas.

— Je vais aller prévenir Mademoiselle, dit la femme de chambre. Elle s'y connaît en médecine.

— Non, non, Elise, dit Remi. On a de la visite au manoir, vous le savez, en ce moment.

— Bah! Ce monsieur et cette dame de Montréal ne sont pas bien terribles. La dame, surtout, qui a l'air si triste...

Mademoiselle de Rouville entra bientôt. Elle ne reconnut pas Josephte, qu'elle avait vue une ou deux fois peut-être; puis, la petite fille avait la figure méconnaissable, tachée de larmes, de sable, les cheveux pleins de neige qui, en fondant, les assombrissait et en défaisait les boucles... Elle était pâle, livide, les yeux fermés. Michel n'ouvrit pas la bouche. Peu solide, lui non plus, son inquiétude pour Josephte surpassait tout. Il regardait manoeuvrer adroitement la jeune fille.

— Mais, demanda Mlle de Rouville, en prenant sur elle Josephte, qui venait de faire un mouvement sous l'action des sels énergiques, mais d'où viennent ces petits?

— De Saint-Denis, Mademoiselle, répondit Michel, en baissant la tête. Et nous voudrions bien nous rendre à Montréal, le plus tôt possible, chez...

Deux dames entraient à cet instant. Madame de Rouville et... Michel poussa un cri terrible et courut se jeter aux pieds de la seconde dame, riant, pleurant, tremblant de tous ses membres.

— La princesse!... la princesse! balbutiait-il. Josephte!... Et à son tour, il s'affaissa en voyant Mathilde Perrault courir près de la petite fille. La faiblesse de Michel fut de courte durée. Bientôt les enfants, restaurés, revêtus de nouveaux vêtements, confortablement installés dans des fauteuils, près de la grande cheminée de la salle de réception, pouvaient répondre aux questions des maîtres et des invités de l'hospitalière demeure. Michel fit seul vraiment les frais de l'interrogatoire. Josephte, toujours énervée, très faible, bougeait à peine. De temps à autre, elle prenait la main de Mathilde, assise près d'elle, et la serrait convulsivement.

De quelle émotion témoignait le beau regard de Mathilde Perrault, lorsqu'il se portait sur la frêle enfant à ses côtés, la petite soeur adorée de son fiancé. Il lui semblait que quelque chose de lui venait réchauffer son coeur torturé par les affreuses dernières nouvelles. Elle observait avec attention la petite aussi! Elle se rendait compte que l'enfant était guettée par la fièvre... par quelque grave maladie, peut-être.

Elle appela son père, soudain, voyant que Michel accaparait l'attention de l'autre côté de la cheminée.

— Mon père, si vous le voulez, nous allons tout de suite repartir pour Montréal.

— Je le désire aussi, Mathilde. Naturellement, tu traîneras cette petite.

— Oui, mon père. C'est une petite cousine, à l'abandon et... et c'est tout ce qu'il me reste d'Olivier...

Un sanglot monta à sa gorge. Elle pencha la tête.

— Bon, bon, Mathilde. Je le comprends. Partons vite, alors. Ce galopin là-bas se rétablira très vite, ici.

Josephte à ces mots se leva toute droite, puis vint se jeter dans les bras de Mathilde, sa cousine.

— Non, non, cousine Mathilde, je ne veux pas partir sans Michel... Non, non... il ne m'a pas quittée lui... Cousine Mathilde, je veux rester avec Michel... Oh! Michel! Michel! cria Josephte.

Une crise de larmes succéda à l'agitation de la petite fille. Michel accourut. Il tenta de la calmer, aidé de tous les hôtes du Manoir, pris vraiment de pitié devant cette détresse enfantine.

— Allons, Mathilde, prononça enfin, M. Octave Perrault, d'un ton assez dur, préparons-nous au départ. Amène qui tu voudras... Non, non, madame, ne protestez pas, continua-t-il poliment, en s'adressant à Madame de Rouville, nous devenons par trop encombrants... Ce

*Suite de la page 27***BONS MOTS**

n'est que trois heures de voiture, d'ici à Montréal, et il est à peine sept heures!

Cinq minutes plus tard, on fut en route. Joseph put s'endormir enfin, pressée contre Michel, une de ses petites mains blottie dans celle de Mathilde, la belle et tendre cousine, qui n'avait pas permis qu'elle fût séparée de Michel, son petit ami, son sauveur durant tant d'heures terribles.

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Histoire de chasse

— Le renard est l'animal le plus difficile à chasser: il déploie une adresse incroyable, des ruses extraordinaires... Tenez, le mois dernier, j'en vois un, je le rate; je le poursuis pendant une heure. Enfin, je l'aperçois de nouveau; je le tire et je le tue.

— Et alors?

— C'était un chien... Quand je vous le disais que le renard est capable de toutes les ruses!

AVIS IMPORTANT

AUX ACADÉMIES, COUVENTS, COLLÈGES et ÉCOLES

L'*Oiseau bleu*, fidèle à une tradition établie depuis plusieurs années, a fait distribuer au mois de juin dernier des médailles d'argent, une médaille d'or et surtout des livres canadiens comme récompenses scolaires.

Directeurs et directrices de collèges et d'académies, d'écoles et de pensionnats ont loué cette initiative des membres du Conseil général de la *Société de Saint-Jean-Baptiste*. Plusieurs élèves ont remercié chaleureusement la Société nationale des Canadiens français de cette distribution de prix.

Comme cet encouragement paraît plaire beaucoup aux écoliers et aux écolières, la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* les invite à profiter de nouveau de l'offre qu'elle leur fait.

1. Toute maison d'éducation, dépositaire de l'*Oiseau bleu*, aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 200 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1938 jusqu'à celle de mai 1939 inclusivement.

2. En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons aura droit à une *médaille d'argent* pour chaque quantité de 500 exemplaires et à une *médaille d'or* pour chaque quantité de 1000 exemplaires de la revue vendus durant la même période.

3. L'administration de l'*Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation avant le 10 juin 1939 les prix auxquels auront droit, pourvu qu'elles aient acquitté à cette date toute somme due à l'*Oiseau bleu*.

4. Cette offre s'adresse à toutes les maisons d'éducation actuellement dépositaires de l'*Oiseau bleu*, ainsi qu'à celles qui voudraient le devenir en ouvrant un dépôt pour la vente de notre revue à leurs élèves au prix de 10 sous l'exemplaire.

5. Pour ouvrir un nouveau dépôt ou pour toute commande supplémentaire de la revue, veuillez écrire à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, ou téléphoner à PLateau 1131.

Cette revue, d'une nature particulière, préparée et rédigée tout particulièrement pour les jeunes du Canada français, de l'Acadie et de la Nouvelle-Angleterre, il faut la maintenir à tout prix. Les dirigeants de la *Saint-Jean-Baptiste* la publient à perte, mais ils tiennent à la publier quand même. Ils ont le sentiment qu'ils collaborent ainsi avec les éducateurs et les éducatrices, chargés de la formation religieuse et nationale de nos enfants. Aussi souhaitent-ils que tous réservent à l'*Oiseau bleu*, un accueil bienveillant et un encouragement effectif.

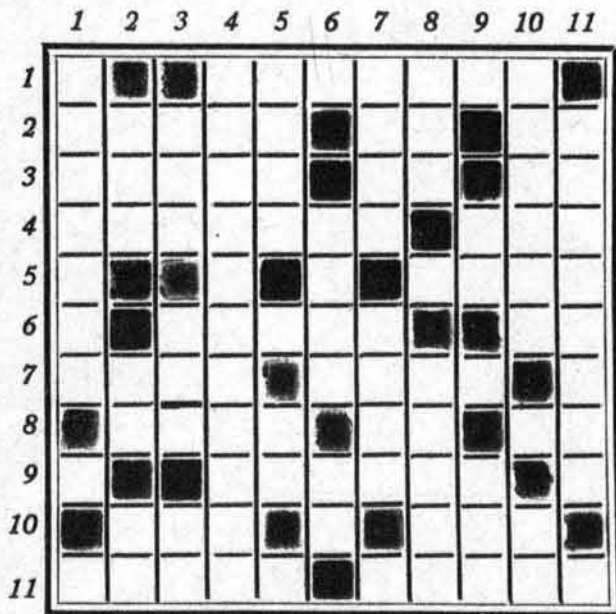
Le Directeur de l'*Oiseau bleu*

Concours d'Août - Septembre 1938

MOTS CROISÉS

GENS ET CHOSES DE CHEZ NOUS

par COUSINE FAUVETTE



HORIZONTALEMENT

- 1 — Premier seigneur de Longueuil et de Château-guay, dont les fils sont appelés quelquefois "les Macchabées de la Nouvelle-France".
- 2 — Fondateur du Séminaire de Québec en 1663 — préfixe latin qui entre dans la composition d'un grand nombre de mots français et qui marque la répétition, la réciprocity, etc — pronom indéfini.
- 3 — Mit plus haut — pronom personnel signifiant de cela — article simple masculin.
- 4 — État d'une personne qui s'abstient de parler — grand fleuve de l'Afrique orientale.
- 5 — Chef des Métis de la Rivière-Rouge lors de la rébellion de 1870.
- 6 — Chevalier français qui prit une grande part, sous Montcalm, à la victoire de Carillon — adverbe de négation.
- 7 — Pronom possessif masculin — quadrupèdes rongeurs.
- 8 — Erra ça et là — article féminin — quatrième note, en musique.
- 9 — L'auteur de *Chez Nous*, œuvre canadienne-française, riche en traditions pittoresques.
- 10 — Auteur de *Propos canadiens*, œuvre nous entretenant du terroir et du culte de la petite patrie — fer large et pointu, partie de la charrue, servant à ouvrir le sol.
- 11 — Avocat, publiciste et homme politique canadien de 1774 à 1861. Il fut le défenseur des droits des Canadiens pendant près d'un demi-siècle — archevêque de Québec, puis archevêque-coadjuteur du cardinal Taschereau en 1892, créé cardinal en 1914 et mort en 1924.

VERTICALEMENT

- 1 — Onzième évêque de Québec (1806); il combattit victorieusement le projet de Craig qui voulait s'emparer de l'administration religieuse.
- 2 — Première partie d'un nom composé représentant le héros d'un des contes des *Mille et une Nuits* — 3e voyelle et 18e lettre de l'alphabet — participe passé d'un verbe marquant un sentiment de gaieté soudaine.

- 3 — Mot latin, signifiant: ou, conjonction — nom propre, synonyme de lion — voyelle et consonne.
- 4 — Explorateur de l'Ouest canadien.
- 5 — Grand cerf qui habite les régions boréales de l'Europe et de l'Amérique — je possède.
- 6 — Peau tannée, corroyée — eu égard à, préposition.
- 7 — Borne — assaisonna avec du sel.
- 8 — Monnaie japonaise — partie du pied, appelée vulgairement cou-de-pied.
- 9 — Négation — mot anglais, signifiant chien.
- 10 — De l'Eolide — ici.
- 11 — Poète canadien, né à Montréal; prodigieusement doué. La maladie en a fait sa victime et l'a empêché de devenir l'un de nos plus grands poètes.

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 23 septembre 1938 à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, Québec.

Solution du problème de juin-juillet 1938

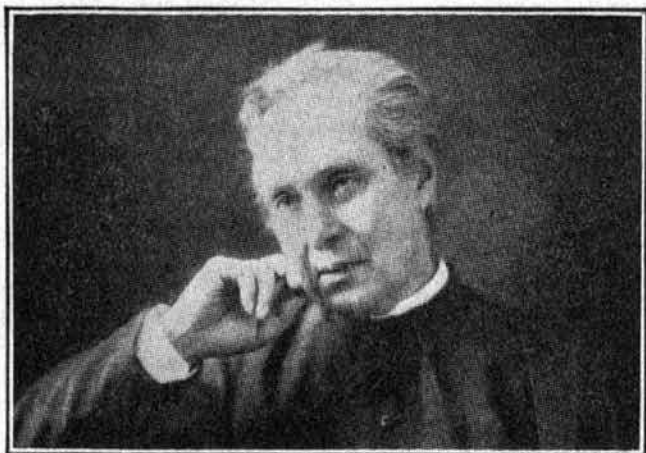
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	H	A	T	E	A	U	G	U	A	Y	
2	H	A	L	I	F	A	X		S	U	E	S
3	I	R		R	E		M	U	E		O	H
4	C	A	R	E	N	C	A	S		A	M	E
5	O	S	E		D		L	I	S	S	E	R
6	U	S	E		I	L		N	I		N	B
7	T	E	L	L		U	P	A	S			R
8	I			I	O	T	A		E	C	H	O
9	M	E	G	A	N	T	I	C		O		O
10	I	R	R	I	T	E	R	A	I	T		K
11		R	E			R	E	I		A	I	E
12	B	E	A	U	H	A	R	N	O	I	S	

Gagnants du Concours

- 1.—Mlle Marie Foisy,
2736, boulevard Pie IX, appartement 2,
Montréal.
- 2.—M. Clément Saint-Germain,
Lanoraie,
Comté de Berthier, Québec.
- 3.—Mlle Gilberte Dubois,
62, rue Principale ouest,
Hawkesbury, Ontario.
- 4.—Mlle Françoise Grenier,
Ville-Marie,
Comté de Témiscamingue, Québec.
- 5.—Mlle Annette Chouinard,
85, rue Boisvert,
Lowell, Massachusetts.
- 6.—Mlle Marie-Anne Bourget,
9551, rue Hochelaga,
Montréal.

Chacun des gagnants a reçu en prime de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* la somme de cinquante sous.

Une page d'histoire



L'abbé H.-A. VERREAU
1828-1901

CELUI QUI FUT, UN PRECURSEUR ET UN GRAND EDUCATEUR

Pierre-Olivier Chauveau, à trente-sept ans, remplace en 1855 le Dr Jean-Baptiste Meilleur au poste de surintendant de l'Instruction publique. Eclairé, actif, il veut doter la province de Québec de trois écoles normales pour la formation de professeurs compétents. Dès 1857, ses vœux se réalisent. A Montréal, il appelle à la direction de l'École normale Jacques-Cartier M. l'abbé Hospi-

ce-Anthelme Verreau, jeune prêtre de vingt-neuf ans, directeur des élèves au Séminaire de Sainte-Thérèse depuis 1853. Il y enseignait de plus la littérature, le dessin et l'Histoire du Canada.

M. le supérieur Stanislas Tassé, qui était allé chercher cet auxiliaire précieux à Québec, ne voulait pour rien au monde le laisser s'éloigner. Il ne le cède que provisoirement. En 1858, pressé par son ami M. Chauveau, M. l'abbé Verreau dut choisir en définitive. Pour de graves raisons, ce fut l'École normale qui obtint ses préférences.

Cet éducateur s'attache avec plus d'ardeur encore à son oeuvre de formation. Chargé de l'administration temporelle de cette nouvelle institution, il se réserve quand même les cours de religion, de philosophie, de pédagogie et d'histoire. Il aurait voulu inculquer à tous ses élèves un amour intense de l'enseignement. Il leur répétait souvent: **A nos yeux, l'enseignement n'est pas un métier, pas même une profession: c'est quelque chose de plus noble, c'est une vocation supérieure, c'est une mission sainte.**

Nécessairement homme d'étude, l'éducateur devient souvent un écrivain. L'abbé Verreau publie, en 1873, en deux tomes, **l'Invasion du Canada en 1775**. En 1884, après vingt-sept ans de principalat, il relate les **Etats de Service** de son école. Il collabore aussi à plusieurs revues et hebdomadaires. Longtemps, il fut président de la **Société historique de Montréal**; il fut l'un des membres fondateurs de la **Société Royale du Canada** en 1882.

A sa mort, survenue le 8 mai 1901, tous proclamèrent à l'envi que M. l'abbé Verreau fut toujours fidèle à sa patrie, à ses amis, à l'institution qu'il avait fondée et dirigée pendant quarante-quatre ans, et à sa mère la Sainte Eglise.

Ce que l'abbé Verreau a fait pour rehausser le niveau de la classe enseignante, les Canadiens français peuvent le faire dans le domaine de la finance. Si tous encourageaient avec sincérité une compagnie d'assurance sur la vie canadienne-française, **la Sauvegarde**, elle deviendrait très puissante en peu d'années. De ce fait, elle rivaliserait sans crainte avec ses concurrentes et accroîtrait davantage l'influence française au Canada.

PAIX et BONHEUR

Vous Sont Assurés . . . Si Vous

*Pratiquez
l'Economie!*



LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

B529

Pour la jeunesse. — Les livres de chez nous.

DAVELUY, Marie-Claire —

Les Aventures de Perrine et de Charlot

Charlot à la mission des martyrs

La Captivité de Charlot

L'Idylle de Charlot —

avec illustrations — ch. vol. 75 sous

GELINAS, abbé —

Régime français 40 sous

GROULX, abbé Lionel —

Les Rapaillages — avec illustrations 75 sous

MARIE-VICTORIN, Rév. Frère —

Récits Laurentiens—avec illustrations 40 sous

Demandez notre catalogue de livres canadiens.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères



Vivre au jour le jour: preuve de myopie morale: c'est se payer le présent. Il faut aussi acheter l'avenir: chacun aura sa rente viagère ou la misère sera bientôt le lot de tous. L'imprévoyance, c'est la machine pneumatique des trésors publics.

✱ CAISSE ✱
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

55 ouest, rue S.-JACQUES
Montréal — HARbour 3291

garanties